This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07481398 5

MISCELANEA

DE

ECONOMIA,

POLITICA Y MORAL.

TOMO PRIMERO.

MISCELANEA

DE

ECONOMIA,

POLITICA Y MORAL.

TOMO PRIMERO.

MÉJICO, Bossange padre, Antoran y C.ie
LONDRES, MADRID y BORDEAUX, en casa de sus Corresponsales.

En las mismas se encontrarán :

La Urika.
Compendio de los establecimientos de los Europeos en la India.
Compendio de la Historia de los Estados Unidos de América.
La Química en 26 lecciones.

EN LA IMPRENTA DE C. FARCY,
CALLE DE LA TABLETTERIE, N° 9.

MISCELANEA

DE ECONOMIA,

POLITICA Y MORAL,

57.9

EXTRACTADA DE LAS OBRAS

DE BENJAMIN FRANKLIN,

Y PRECEDIDA DE UNA NOTICIA SOBRE SU VIDA,

TRADUCIDA DEL FRANCES POR R. MANGINO, NATURAL DE MÉJICO, LA DEDICA A SUS CONCIUDADANOS.

TOMO PRIMERO.

PARIS,

EN LA LIBRERIA DE BOSSANGE PADRE,

CALLE DE RICHELIEU, N° 60.

1825.

C.B.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
825800
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1918 L

PRÓLOGO.

El nombre de Franklin es venerado en todos los paises civilizados, pero sus obras no son conocidas tanto cuanto merecen serlo. Las *Memorias de su vida*, que no son bastantemente leidas, pueden considerarse como una obra maestra de moral. *La ciencia del buen hombre Ricardo* deberia ser un librito popular. La mayor parte de las piezas de esta *Miscelánea* son dignas del mas alto aprecio por el discernimiento, la gracia y la delicadeza con que el autor ha sabido tratar los asuntos que contienen.

La elegante edicion de los opús-

culos de Franklin que en fra
en ingles se ha publicado en
cia en 1795, no contiene sin
pocos trozos : esta es la prim
donde se encuentran reunid
gran número. Algunas colec
de esta especie han sido im
en Inglaterra en diferentes é
pero aquellas difieren mucl
esta tanto en la eleccion co
el órden de las piezas.

NOTICIA

SOBRE FRANKLIN.

Pocos son los hombres que como Franklin se han colocado en un rango tan elevado entre los bienhechores de la humanidad, y cuya vida presente lecciones y ejemplos mas dignos de conservarse. Filósofo, como lo era Sócrates, ha estudiado la moral en sí mismo, no creyéndose con derecho de dar lecciones sino despues de haber aplicado antes sus preceptos á su propia vida. Político, y á la vez generoso y hábil, ha consagrado todos sus desvelos á ilustrar el entendimiento y á civilizar el mundo; á la persecucion ha querido únicamente deber todos sus sucesos; no ha transigido con uno de sus deberes, ni cedido jamas

de sus derechos; nadie tanto como él ha contribuido á preparar la emancipacion de los Estados Unidos de América y á consolidarla : inmenso acontecimiento cuyas consecuencias en la suerte del mundo estan aun lejos de ser calculadas. Observador prolijo y juicioso de la naturaleza le ha sorprendido mas de un secreto; á su genio investigador se debe la invencion de los pararayos, y los usos mas ordinarios de la vida se han enriquecido con las infinitas aplicaciones que ha sabido hacer de las ciencias. Su triple gloria de moralista, de ciudadano y de sabio se ha conservado pura, y su nombre es de aquellos que el género humano citará siempre con reconocimiento. Todo el mundo sabe el hermoso verso que Turgot hizo en su alabanza :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.

En este verso tan conciso como enérgico Franklin aun no es apreciado tanto cuanto vale; si se debe celebrar que arrancó los rayos al cielo y á los tiranos el cetro, tampoco debe olvidarse en elogio suyo, que quiso y supo arrancar tambien de su alma las raices de los vicios que siempre estan mezcladas en el hombre con las mas nobles disposiciones para la virtud.

BENJAMIN FRANKLIN nació en Boston el 17 de enero de 1706. Su padre José Franklin, que de su primer matrimonio habia tenido siete hijos, tuvo otros diez de su segundo con Abriat Volgier, madre de Franklin, que criados todos por sí misma llegaron á una edad madura. Desde luego el padre de Franklin tuvo intencion de dedicar á Benjamin al estado ecclesiástico, pues siendo el último de sus hijos queria ofrecerle en tributo á Dios, como

parte del diezmo que le correspondia ; por cuya razon apenas llegó á la edad de ocho años cuando le envió á la escuela : pero renunciando en seguida á su proyecto, le retiró de ella dos años despues para que le ayudase en su oficio de fabricante de velas y jabon. Esta profesion no era muy del gusto de Franklin, que demostraba una grande inclinacion á la de navegante, mas su padre que no pensaba hacer de él un marino, le condujo á la edad de doce años á diferentes talleres le colocó de aprendiz en el de un sobrino suyo que era cuchillero, de donde se le volvió á llevar al cabo de unos cuantos dias porque el aprendizage le era demasiado costoso. Benjamin era sumamente aficionado á la lectura; todo el dinero que podia adquirir le empleaba en libros *que leia con* ansia, como tambien todo

cuantos caian en sus manos. Entre los que mas efecto produjeron en él, cita las vidas de Plutarco : obra que tambien J.J. Rousseau dice haber causado en su espíritu, cuando la leia en su infancia, una viva impresion. El mismo año, y tal vez en el mismo instante, estos dos hombres de quienes tanto se habia de hablar en el mundo, hacian su propia educacion con la lectura , y tributaban tan grande admiracion por el mismo libro. J. J. Rousseau, mas jóven seis años que Franklin, ha pretendido deber á Plutarco su ánimo libre y republicano, su carácter indomable, altivo é independiente de todo yugo; pero Rousseau habia leido ademas muchas novelas, y él mismo les atribuye las nociones extravagantes y fabulosas sobre la vida humana que jamas, dice con ingenuidad, ni la experiencia, ni la reflexion

pudieron curarle enteramente. Franklin al contrario, leia con el Plutarco rela ciones de viages, y obras de teología po lémica. Entre las obras que influyero poderosamente á la direccion que dió sus ideas, cita particularmente dos, la un titulada *Ensayo sobre los proyectos* por Foë, autor del Robinson Crusoé; y l otra, *Ensayo sobre los medios de ha cer bien*, por el doctor Mather. Cuand se ven hombres tales como Franklin Rousseau que, con espíritus de un templ tan diferente, han pasado su vida estu diándose á sí mismos y reflexionando so bre la moral, buscar en sus primeras lec turas la explicacion mas eficaz de su des tino intelectual, ¡qué leccion se recib sobre la necesidad de vigilar las lectura de la infancia, y no dejarle á mano sin libros propios á desarollar en ella senti mientos nobles y generosos!

La passion que Franklin tenia á los
bros determinó su padre á hacerle impre-
or, á pesar que Jaime, uno de sus her-
anos, ejercia ya esta profesion en Bos-
on. Asi pues, á la edad de doce años,
enjamin entró de aprendiz en casa de su
ermano, á condicion que trabajaria
omo tal hasta la edad de veinte, y que
olamente en el último recibiria salario.
u amor á la lectura halló nuevo pábulo
n el oficio que habia abrazado; ademas
e dió á hacer versos, y sobre asuntos de
ircunstancia compuso dos canciones po-
ulares que su hermano le envió á ven-
ler por la ciudad. El buen despacho que
uvieron envaneció á Franklin; pero su
adre, hombre juicioso, le criticó con
portunidad esta ocupacion en su edad,
haciéndole ademas conocer la suerte mi-
erable de los malos poetas : esta leccion

le salvó del peligro de aumentar su número. Los consejos de su padre contribuyeron tambien eficazmente á que se apercibiese de la grande necesidad que tenia de perfeccionarse en el estilo prosaico. Empeñóse una discusion epistolar entre Franklin y uno de sus amigos, sobre si una educacion científica convenia á las mugeres : la correspondencia cayó por casualidad entre las manos de su padre, quien hizo conocer al jóven impresor que si en ortografía y puntuacion aventajaba á su antagonista, este le superaba en elegancia y claridad de estilo. Franklin se resolvió entonces á formarse otro mejor : un tomo del Espectador, que el acaso puso en sus manos, le determinó á tomar á esta obra por modelo. Escogia un trozo, hacia de él un extracto sumamente sucinto, no volvia á verle

durante algunos dias, y despues se ejercitaba en componerle á su manera del mejor modo posible. Este trabajo le cotejaba despues con el texto original, y en la comparacion se alicionaba en la gramática y buen gusto. Varias veces borraba de intento las notas que habia tomado, y algunas semanas despues trabajaba sobre el mismo asunto, para ver si podia reproducir las ideas del autor. Tambien muchas veces ponia en verso varios trozos, y en seguida los volvia á traducir en prosa, examinando cuidadosamente las alteraciones que experimentaban en estas trasformaciones sucesivas, sintiéndose satisfecho y animado cuando le parecia haber hallado alguna expresion mas adecuada que las de su modelo. En esta ocupacion empleaba algunas horas de la noche, las de la mañana antes de ir á su trabajo, y los domingos.

Mientras que se dedicaba á perfeccionar su estilo, vino á su poder un ensayo de lógica que concluia con una discusion como las de Sócrates. Este ejemplo y la lectura de las *Pláticas memorables de Sócrates*, por Xenofonte, le embelesaron é hicieron adoptar aquel método del Filósofo, cómodo solamente para los que saben manejarle con habilidad, y con el cual limitándose á interrogar sumisamente á los contradictores, de consecuencia en consecuencia se les envuelve en intrincadas dificultades. Despues de haber seguido durante algunos años esta marcha, que con su gusto por las contiendas polémicas, le hizo triunfar muchas veces, concluyó sin embargo por abandonarla poco á poco, á medida que se penetró mas y mas de los inconvenientes y de la inutilidad de las conversaciones

de controversia. De este método solamente conservó la aversion á las formas dogmáticas y la costumbre de un tono dudoso que gustosamente conservó toda su vida.

En 1720 ó 1721 Jaime Franklin habia principiado á imprimir un diario: era el segundo que se publicaba en América. A fuerza de oir las discusiones de los colaboradores de este papel que se reunian en la imprenta, se le antojó al jóven Franklin ensayarse en escribir para él: pero temiendo que su hermano, que le miraba con indiferencia, se rehusase á imprimir sus producciones, se le ocurrió disfrazar su letra é introducir por la noche su manuscrito por debajo de la puerta de la imprenta. El artículo fue impreso y aplaudido. El jóven anónimo continuó la misma intriga, pero al fin hubo de descubrirse él mismo cuando conoció que

los medios de composicion de sus articu-
litos principiaban á escasearle. Poc
tiempo despues se insertó en la Gaceta u
trozo de política que no fué del gusto d
la autoridad; Jaime Franklin sufrió u
mes de prision, y á su salida se le pro
hibió la continuacion de su diario, qu
desde entonces se publicó bajo el nombr
de Benjamin.

Hacia ya algunos meses que salia
luz, cuando ciertas desavenencias ocur
ridas entre los dos hermanos decidiero
Benjamin Franklin á separarse de él
Partiendo de Boston se encaminó á Nuev
Yorck y de allí á Filadelfia, dond
llegó con un solo dólar * en el bo
sillo : pero halló luego trabajo en cas
de Keimer, que era uno de los dos impr

* Moneda que vale veinte y un reales d
vellon.

sores establecidos entonces en aquella ciudad. Gracias á su vida laboriosa y frugal principiaba ya á ganar algun dinero, cuando se atrajo la atencion del caballero William Keith, gobernador de la provincia. Este hombre se le aficionó, le animó á montar un establecimiento, y le aconsejó hacer un viage á Londres para procurarse allí todo lo necesario á la formacion de una imprenta, ofreciéndole al efecto su crédito y varias recomendaciones. Franklin aceptó; pero el gobernador era uno de aquellos hombres muy liberales en palabras, que se les da poco cuidado comprometer un jóven, empeñándole en empresas aventuradas bajo la fe de promesas engañosas que prodigan por vanidad. Las cartas que entregó á Franklin no hacian ninguna mencion de él; y cuando á fines de diciembre de 1724

llegó á Londres, se halló privado de todo recurso : buscó trabajo como obrero impresor, y se acomodó en casa de Palmer. Mientras que como compositor trabajaba en la segunda edicion de *la Religion natural* de Wollaston, escribió un librito de metafísica, conteniendo observaciones relativas á esta obra, intitulando la suya *Disertacion sobre la libertad, la necesidad, el placer y la pena :* pero poco despues él mismo condenó los principios de su escrito, y en sus *Memorias* se reprueba la impresion como una de las *erratas* que quisiera corregir en su vida, si posible le fuese volverla á principiar. Seis años despues compuso sobre la misma cuestion y en sentido opuesto una disertacion que jamas se ha publicado.

Franklin trabajó un año entero en casa de Palmer, gastando el dinero que ganaba

con un tal Ralph, que habia emprendido el viage con él, y á quien habia dedicado su librito. Cuando Franklin hubo economizado algun dinero, su amigo se le pidió prestado para no devolvérsele jamas. Benjamin fue entonces á trabajar en casa del impresor Walts, se resolvió á adoptar en su modo de vivir una rigorosa economía, y vivió con una frugalidad tan sumamente ejemplar, que sus compañeros de taller, deseosos de imitarle, se acostumbraron tambien á una vida regular y sobria.

Varias fueron las proposiciones que hicieron á Franklin para retenerle en Inglaterra; ya se proponia abrir una escuela de natacion, cuando las ofertas de un negociante cuácaro, llamado Denham, le determinaron á dedicarse á su servicio en calidad de escribiente, y volver á Fi-

ladelfia. Salió de Londres en el mes de julio de 1726, se embarcó para la América, á donde llegó en el mes de octubre siguiente. Su diario durante la travesía, que se halla impreso al fin de sus *Memorias*, demuestra que aunque jóven se habia ya impuesto la útil costumbre de escribir dia por dia todo aquello que le causaba mas impresion. En estas notas se manifiesta un excelente espíritu de observacion, siendo sobre manera sensible que entre ellas no se haya encontrado la parte que él mismo señala como la mas importante. Es un plan de conducta trazado por él durante su viage, y que, segun anuncia, siguió con bastante exactitud hasta su vejez.

Pocos meses despues de su regreso á Filadelfia habiendo tenido el dolor de perder al respetable Denham, tomó el partido de

acomodarse con el impresor Keimer, fue colocado á la cabeza de su casa, mandó fundir caractéres, hizo tinta y ejecutó varios grabados: pero no tardó en formar por sí mismo un establecimiento, asociándose con un tal Mérédith. Su actividad y su infatigable ardor le adquirieron pronto la estimacion general, y habiéndose disuelto su sociedad hácia el año 1729, se vió al frente de una imprenta floreciente, de la que era propietario, y á la que en lo sucesivo agregó una tienda de papel. En 1730 se casó con la señorita Read: halló en su esposa una compañera que dividia con él su trabajo, y cuya suma economía, conciliada con la suya propia, no degeneró nunca en el extremo contrario de la vil avaricia.

Hasta la época que Franklin se estableció en Filadelfia como impresor asociado

á Mérédith, su vida habia estado limitada á un círculo muy estrecho, pero entonces principió á hacerse algo importante. Un diario de ninguna consideracion que compró á Keimer, adquirió entre sus manos un gran interes, y se propagó del modo mas rápido. En él Franklin trató de las cuestiones que dividian la asamblea general de Pensilvania y el gobierno de la Provincia. Tambien publicó al mismo tiempo una obrita sobre *la naturaleza y la necesidad de un papel moneda*. La medida del aumento de un papel moneda fué adoptada, y se encargó á Franklin la impresion de los billetes. Su actividad para los negocios no le impedia trabajar en cultivar y perfeccionar su inteligencia. Cuando regresó á Filadelfia habia organizado una sociedad que se reunia todos los viernes en la noche, y

en la que cada miembro debia proponer á su turno una ó mas cuestiones sobre algun punto de moral, de política ó de filosofía natural, y leer una vez cada tres meses, un ensayo hecho por él mismo sobre el asunto que mejor le pareciese. Esta sociedad tomó mucho acrecentamiento, fue la mejor escuela de filosofía y de política de toda la provincia, y subsistió durante mas de cuarenta años. Como los libros, entonces muy raros en América, eran frecuentemente citados en las discusiones, Franklin propuso reunir todos los que cada uno poseia, y ponerlos á la disposicion de los miembros de la sociedad. Las ventajas que resultaron de esta coleccion le sugirieron el plan de una biblioteca pública por suscripcion, que fue su primer proyecto de utilidad general. « Habia entonces, dice en sus *Me-*

» *morias*, tan pocos lectores en Filadel-
» fia, y la mayor parte éramos tan pobres
» que, á pesar de todos mis cuidados,
» me fue imposible hallar mas de cin-
» cuenta personas, la mayor parte nego-
» ciantes jóvenes, que consintiesen pagar
» por el pronto cuarenta eschelines *,
» y despues solamente diez cada año para
» este establecimiento. Con este reducido
» fondo principiamos; se importaron los
» libros; se abrió la biblioteca una vez por
» semana para prestar á los suscriptores
» los que fuesen de su gusto, bajo con-
» dicion de pagar el duplo de su valor si
» los devolvian en mal estado. Pronto se
» conoció la utilidad: otros estableci-
» mientos iguales se formaron en las de-
» mas ciudades y provincias; las bibliote-

* Cada eschelin equivale á cinco reales de vellon.

» cas se aumentaron con donativos parti-
» culares; la lectura fue de moda; y el
» pueblo no teniendo diversiones públi-
» cas que le distrajesen del estudio, con-
» cluyó por familiarizarse con los libros.
» En fin, al cabo de algunos años los
» extrangeros conocieron que era mucho
» mas instruido é inteligente que el de
» los otros paises.

» Estos establecimientos, dice en otra
» parte, se han hecho considerables, y
» cada dia se aumentan : han contribuido
» á hacer generalmente la conversacion
» mas instructiva, á derramar entre los
» mercaderes y las gentes del campo tan-
» tos conocimientos como ordinariamente
» poseen las gentes de la clase mas ins-
» truida de los otros paises, y aun tal vez
» han contribuido en algo á la vigorosa
» resistencia que todas las colonias ame-

» ricanas han opuesto á los ataques diri-
» gidos contra sus derechos. »

El número de los miembros de la sociedad de Franklin se habia fijado desde su orígen á doce, prometiendo guardar el secreto de su existencia; secreto que fue muy bien observado. Algunos años despues Franklin propuso que cada miembro procurase formar separadamente un club subordinado al principal, que estos clubs fuesen regidos por los mismos reglamentos, que se ocupasen de los mismos objetos, pero que los miembros ignorasen el enlace que tenian con el club central llamado *la Junta*. Las ventajas que Franklin anunciaba como resultantes de su proyecto, eran formar el corazon y el espíritu de un mayor número de jóvenes, aumentar la influencia de los miembros del club, y extender sus relaciones; en

fin poder conocer mejor en todos tiempos y circunstancias la opinion general de los habitantes, pues cada miembro tenia derecho de proponer en su club las cuestiones que juzgase convenientes, debiendo informar de ello á la Junta. Aprobado el proyecto, se crearon cinco ó seis clubs, dándoles diferentes nombres, tales como *la Viña*, *la Union*, etc. Estos clubs correspondieron en diferentes ocasiones al objeto de su institucion, y mas de una medida de utilidad general propuesta en público lo fue despues de haber sido antes preparada en los clubs.

Lo que principalmente debe notarse en la vida de Franklin, es la perseverancia y la energía de los esfuerzos que constantemente hizo para cultivar su razon y perfeccionarse. El mismo fue su maestro; á la edad de catorce ó quince años habia

ya formado su estilo con los ejercicios que se habia creado; á los veinte se trazaba un plan de conducta del que muy poco se desvió el resto de sus dias, y practicaba la excelente y saludable costumbre de llevar un diario de sus acciones y de sus observaciones; la formacion de su club indica la misma voluntad de trabajar para dar la última perfeccion á su inteligencia. El plan que para acostumbrarse á ser virtuoso concibió á los veinte y cinco años se halla en esta compilacion. Este notable trozo es uno de los mas excelentes ejercicios de moral práctica que pueda fijar la atencion de los hombres, y dar á sus resoluciones para vivir bien la mas útil direccion.

La publicacion del *Almanaque del buen hombre Ricardo*, principiado en 1732, fue un servicio señalado que

Franklin hizo á su pais. El trozo tan conocido en el que en 1737 reunió los preceptos divulgados en sus almanaques, es un modelo digno de ser imitado en los escritos destinados á la instruccion del pueblo, y tal vez, despues del Evangelio, no se ha dado á luz nada que haya llenado tan felizmente este saludable objeto.

El primer paso que Franklin dió en los asuntos públicos fue cuando en 1736 le nombraron secretario de la asamblea general de Pensilvania, ministerio que no le daba voto en la asamblea; el año siguiente fue elegido delegado del director general de postas de Filadelfia. Entonces sus ideas principiaron á dirigirse hácia los negocios públicos, pero por el pronto no se ocupó mas que de asuntos de un órden inferior. La policía de la ciudad

llamó su atencion, y la primera compañía formada en Filadelfia para apagar los incendios, se debió á sus cuidados. Fue uno de los comisionados destinados á presidir la construccion de un vasto edificio para el uso de los predicadores de todas las religiones que quisiesen dirigir sus discursos al pueblo. En 1742, inventó unas chimeneas económicas, y en vez de aceptar el privilegio que le fue ofrecido para la venta exclusiva, publicó generosamente todos los pormenores de su invencion, pues decia que asi como sacamos grandes ventajas de las invenciones de los otros, del mismo modo debe sernos agradable hallar ocasiones de ser útiles á los demas con las nuestras. En 1744 logró, á pesar de la mas viva oposicion, se adoptase un proyecto de la mas alta importancia, que

consistia en organizar entre los ciudadanos una milicia nacional y voluntaria para la defensa de la provincia, cuyas fronteras estaban amenazadas por las incursiones de los Indios durante la guerra de la España y de la Francia contra la Inglaterra. Elegido coronel por los oficiales del regimiento de Filadelfia, no aceptó este nombramiento.

En 1747 fue elegido miembro de la asamblea, de la que sucesivamente fue reelegido todos los años secretario; funciones en las que le reemplazó su hijo. Poco tiempo antes, desembarazado de los cuidados de su comercio, en el que adquirió una fortuna regular, principió á dedicarse á los experimentos de la electricidad, y en este estudio empleó toda la actividad de su ingenio, toda la precision de aquella observacion que le dis-

tinguia en eminente grado. Sus indagaciones sobre la electricidad positiva y negativa, y sobre la analogía del rayo y del fluido eléctrico, causaron la admiracion de todos los sabios; y aunque fueron miradas con indiferencia por la Sociedad Real de Londres, se acogieron en Francia con el mayor conato : Buffon considerándolas dignas de toda su atencion, repitió con éxito las experiencias indicadas por Franklin, que fueron renovadas despues en presencia de Luis XV. Nadie ignora que Franklin, para confirmar las teorías que habia descubierto, remontó durante un tiempo tempestuoso una birlocha, á la que habia fijado un hierro aguzado, y la cuerda de cáñamo á cuyo cabo habia atado una llave, debia servir de conductor para arrancar de las mismas nubes chispas eléctricas, con gran riesgo

del atrevido observador de este fenómeno, de pagar con la vida el triunfo de su experimento. El universo entero no tardó en aprovecharse de este pasmoso descubrimiento, del que el genio de Franklin, siempre dirigido á los objetos útiles, dedujo la invencion de los pararayos.

Las investigaciones científicas de Franklin no le impidieron trabajar en perfeccionar las instituciones interiores de su pais. Filadelfia no tenia colegios donde la juventud pudiese recibir una educacion completa; venció algunas dificultades, y logró establecer uno : tambien por medio de una suscripcion fundó una Academia, de la que fue administrador durante cerca de cuarenta años, siendo el orígen de la Universidad de Filadelfia. En 1748 la asamblea le nombró para tratar con los Indios que inquietaban las

fronteras; en 1751 ayudó poderosamente á su amigo el doctor Bond en la fundacion de un hospital: el crédito que Franklin se habia adquirido era tal que ningun proyecto de utilidad pública se realizaba si él no intervenia. El empedrado y la limpieza de la ciudad llamaron tambien su atencion. Nombrado en 1753 director general de las postas de América, en poco tiempo los productos de esta administracion se aumentaron considerablemente.

Declarada de nuevo la guerra entre Francia é Inglaterra, Franklin propuso un plan general de union entre las colonias americanas, para concertarse y sostenerse en la defensa del pais, organizando un gobierno central formado de un presidente nombrado por el rey, y de un gran consejo elegido por las diferen-

tes colonias. Este proyecto adoptado á la unanimidad por un congreso especial de comisarios delegados por todas las colonias, fue sin embargo desechado en América por las asambleas de las provincias, como que acordaba demasiado á la prerogativa real, y reprobado en Inglaterra como muy favorable á la democracia. La adopcion de este proyecto no habria seguramente bastado á cimentar una union perpetua é indisoluble entre la Inglaterra y la América, porque es peculiar á la naturaleza de las cosas que cuando las colonias han llegado á la edad de la emancipacion no se acomoden con otro estado mas que con el de la independencia; pero á lo menos la segregacion de los dos paises se hubiera retardado; no se habrian separado sino gradualmente, ó tal vez hubieran que-

dado unidos para siempre con algunos lazos, en lugar de disolver violentamente su alianza y separarse para jamas con un rompimiento funesto. Pero ha sucedido de otro modo. « Los que gobiernan, dice » sobre esto Franklin en sus *Memorias*, » teniendo que ocuparse de muchos ne- » gocios no gustan en general tomarse el » trabajo de examinar nuevos proyectos » y ponerlos en ejecucion. Rara vez una » sabia prevision adopta las mejores me- » didas de interes público; solamente se » escuchan cuando las circunstancias » fuerzan á ello. »

La Inglaterra habiendo enviado tropas para defender la América, Franklin empleó todos sus cuidados y usó de toda su actividad para mantener la buena armonía entre los soldados y los habitantes; vigiló siempre con el mayor esmero que

el ejército no careciese de provisiones, de los necesarios trasportes, y que los carros, los bagages y los comestibles fuesen pagados á los habitantes : su grande crédito, y mas particularmente la confianza que generalmente se tenia en su palabra, bastaron para allanar todos los obstáculos. Por el interes de la paz pública no temió comprometer una gran parte de su fortuna, é hizo adelantos de mucha consideracion, que despues le costó no poco trabajo obtener el reembolso. La derrota del general ingles Braddock en el fuerte Duquesne, habiendo inspirado las mas vivas inquietudes relativamente á la seguridad de las fronteras, la organisacion de la defensa de la del Noroeste fue encargada á Franklin, quien no dejó el mando hasta despues de la conclusion de tres fuertes que hizo construir en Belen

para proteger los establecimientos de los hermanos Moravos. A su regreso á Filadelfia fue elegido coronel de un regimiento de milicias, nombramiento que entonces aceptó á pesar de que le habia rehusado cuando por primera vez, y á insinuacion suya, se creó en la guerra anterior la milicia voluntaria.

Durante esta guerra se discutieron con la mayor acrimonia las dificultades que existian entre la asamblea y el gobernador de la provincia, el cual ademas de sus poderes políticos y administrativos estaba encargado de representar los descendientes del fundador de la colonia, Guillelmo Penn, y estipular sus intereses. Estos descendientes del fundador, que eran llamados los propietarios, y que residia en ellos el derecho de nombrar el gobernador, pretendian que sus vastos

dominios debian estar exentos de imposiciones; por cuya razon rehusaban soportar ninguna parte en las contribuciones destinadas á cubrir los gastos de la guerra. Despues de muchas disputas y debates acalorados, en los que Franklin abrazó siempre con ardor la causa del pais contra la de los privilegios, la asamblea determinó dirigir una representacion al rey, encargando de este mensage á Franklin, quien llegó á Londres el dia 27 de julio de 1757.

Hasta esta época de la vida de Franklin llegan las memorias que ha dejado, y de ellas se han extractado la mayor parte de los pormenores que preceden : debiendo sentirse vivamente le haya faltado tiempo para continuarlas. Pocos escritos hay que sean mas agradables y mas interesantes que los suyos. La sin-

ceridad de sus narraciones, á la vez instructivas, joviales y sencillas, la excelencia y lo juicioso de sus observaciones, y sobre todo las menudencias en que entra para manifestar cuanto y cuan constantemente ha trabajado para obtener su perfeccion, presentan un considerable número de lecciones propias á grabarse profundamente en la memoria; y aunque el período que nos resta por recorrer de su vida ha sido empleado en ocupaciones de mayor lustre en un teatro mas vasto, sin embargo se puede dudar si los triunfos brillantes de Franklin, como hombre de estado, presentan un interes mas vivo y una instruccion mas útil que los progresos de Franklin como jóven operario, elevándose solo por su fuerza moral y por su activa industria al rango mas elevado de los bienhechores de la *humanidad* y de la civilizacion.

En Londres, Franklin no adoptó la marcha de los negociadores ordinarios, porque no creyó que las intrigas de gabinete y el charlatanismo diplomático fuesen suficientes para comprender y discutir los intereses de dos naciones. Principió, pues, por estudiar el estado de la opinion pública, y juzgó oportuno hacer insertar en los papeles públicos, bajo el nombre de su hijo, una respuesta á los artículos en que se trataba de los asuntos de la Pensilvania de un modo muy diferente de lo que en sí eran. En el curso de sus negociaciones, á principios de 1759, publicó una obra que dejó se la atribuyesen á aquel Jaime Ralph, con quien él habia hecho su primer viage á Londres. Esta obra se intitulaba : *Revista histórica de la constitucion y del gobierno de la Pensilvania, desde*

su orígen, concerniente á las diferentes cuestiones que de tiempo en tiempo se han suscitado entre los gobernadores y la asamblea de esta colonia; todo apoyado con documentos auténticos. Esta publicacion produjo todo el efecto que su autor se prometia: hizo la mas viva sensacion en la opinion pública, y la familia de Penn, sin esperar la sentencia del tribunal en el pleito que seguia, consintió que sus bienes fuesen sometidos á las imposiciones, con tal que Franklin, en nombre de sus comitentes, garantizase personalmente que no serian impuestos sino con justa proporcion. Cuando en América se supo el feliz éxito de este negocio, las colonias de Massachussets, de Maryland y de la Georgia, le nombraron su agente en Londres. Durante su mansion en dicha capital fue

recibido miembro de muchas sociedades de sabios, y dividia el tiempo entre las ciencias y los negocios públicos. El fue quien aconsejó la expedicion que hizo perder el Canadá á la Francia. En seguida tomó parte en las discusiones á que este suceso dió lugar, y publicó una obrita titulada : *De los Intereses de la Gran Bretaña considerada respecto á sus colonias; de la adquisicion del Canadá y de la Guadalupe.*

Franklin volvió á Filadelfia en el verano de 1762, y la asamblea de Pensilvania le dió las mas merecidas gracias tanto por la fidelidad con que habia llenado sus obligaciones para con la provincia, como por los muchos é importantes servicios que habia hecho á la América en general mientras residió en la Gran Bretaña. Inmediatamente volvió

á ocupar su lugar en la asamblea, que todos los años le habia reelegido miembro á pesar de hallarse ausente.

Las altercaciones de la asamblea con el gobernador y los propietarios parecian haberse terminado en virtud de la transaccion sobre las imposiciones, cuando nuevas contiendas vinieron de nuevo á suscitarse. Franklin volvió á tomar una parte activa en estas discusiones y publicó varias obras en favor de las libertades de la colonia. En 1764, los amigos de los propietarios consiguieron impedir su reeleccion en la asamblea, haciéndole perder un puesto que ocupaba desde el año de 1747, mas por el resultado general de las elecciones como la mayoría se componia de amigos de Franklin, fue elegido otra vez agente de la Pensilvania en Londres, donde recibió

los poderes de Nueva Jersey, de Georgia y de Massachussets.

El gabinete ingles se ocupaba entonces de una tentativa de la mas alta importancia. Se trataba nada menos que de poder privar las colonias americanas del privilegio que tenian de imponerse ellas mismas las contribuciones, y que el parlamento de Inglaterra, en el cual no tenian representantes, tuviese el derecho de imponérselas. Con este objeto, bajo el ministerio de Jorge Grenville, el parlamento presentó la famosa *acta del papel sellado*, que exasperó extraordinariamente los ánimos de los Americanos. Varióse el ministerio, y con este motivo la cámara de los comunes quiso informarse sobre esta acta, y Franklin fue citado á ella el 3 de febrero de 1766, para informarla: la pureza y la exactitud de sus

respuestas, lo extenso de sus conocimientos, el lenguage simple, firme y á veces epigramático con que sabia presentar las verdades mas severas, produjeron una vivísima sensacion, y el acta del papel sellado fue suspendida un año despues de su adopcion, sin que jamas volviese á tener efecto. El interrogatorio de Franklin fue reimpreso muchas veces: es un documento que pertenece á la historia.

El informe del acta del sello no mudó el sistema general de política adoptado por la Inglaterra respecto á la América. El parlamento persistió en querer dar leyes á la América é imponerle contribuciones, mientras que los Americanos continuaban en sostener que ellos no debian depender sino del rey y de sus propias asambleas coloniales, en atencion á que

no estaban representados en el parlamento. La que principalmente se señaló por su oposicion, fue la ciudad de Boston : habiéndose decretado en Inglaterra un derecho de importacion sobre varios géneros, cuando se introdujesen en América, la resolucion de pasarse de ellos fue tomada con entusiasmo y ejecutada con energía. El pueblo de Boston exasperado, arrojó al mar muchas cargazones de te, sobrecargadas por el parlamento con el impuesto de importacion. Esta conducta produjo en Inglaterra la mas viva irritacion : el parlamento ordenó el bloqueo del puerto, la constitucion fue cambiada, los magistrados despedidos y el general Gage enviado á Boston con tropas. Mientras se adoptaban estas medidas de rigor, Franklin hacia en Londres, aunque en vano, los mayores esfuerzos para calmar

los ánimos y restablecer la paz; entabló inútilmente varias negociaciones con los ministros, sin dejar por eso de hacer uso de aquellos medios favoritos que le habian proporcionado triunfar, apelando á la opinion del pueblo por medio de la publicacion de algunos escritos. Unas cartas escritas desde Boston por Tomas Hutchinson y Andres Olivier, el primero gobernador de la colonia de Massachussets y el segundo su teniente, habiendo caido entre sus manos, convencido que la falsedad de su contenido y la perfidia de los consejos que en ellas daban, eran una de las causas que mas contribuian á envenenar los ánimos y alejar toda idea de reconciliacion, envió á Boston los documentos originales, y el resultado de esta communicacion fue una representacion de la provincia de Massachussets pidiendo el relevo del gobernador.

El ministerio ingles podia aprovecharse de esta circunstancia para apaciguar las disenciones, cuya gravedad principiaba ya á inspirar una inquietud general. La destitucion del gobernador hubiera sido una medida muy propia para calmar la inquietud y la irritacion; pero en vez de obrar asi con habilidad y buena fe, prefirieron desfogarse en ultrajes contra el revelador de la correspondencia, que aun era desconocido. Las altercaciones que con este motivo se suscitaron ocasionaron un desafío, y habiendo corrido la voz que debia verificarse segundo duelo, Franklin juzgó que su deber le imponia la obligacion de publicar, por medio de los diarios, que á él solo le habian comunicado las cartas, y que él era quien las habia enviado á la América: un pleito escandaloso fue la conse-

cuencia de esta declaracion franca y leal; el 29 de febrero de 1774 Franklin compareció ante el consejo privado, y respondió con una tranquilidad imperturbable á las groseras invectivas que contra él agolpó el abogado Wedderburn. La representacion de la asamblea de Massachussets fue desatendida, y Franklin perdió la direccion general de postas que desempeñaba en América.

Mientras que el gobierno ingles se precipitaba ciegamente por las vias del rigor, empeñado en enconarlo todo, la América en masa tomaba el partido de Boston. La Virginia resolvió no cultivar el tabaco hasta que se diese una satisfaccion á las colonias por medio de un acto de justicia; el Maryland siguió este ejemplo; la Pensilvania y las demas provincias adoptaron otras medidas aná-

logas. En fin las colonias se pusieron entre sí de acuerdo para enviar diputados á un congreso general que el 17 de setiembre de 1774 se reunió en Filadelfia : el congreso aprobó la conducta de la provincia de Massachussets, escribió al general Gage invitándole á no cometer hostilidades, y publicó una declaracion de los derechos que pretendia corresponder á las colonias inglesas de la América setentrional, en virtud de las leyes inmutables de la naturaleza, de los principios de la constitucion británica y de las cartas que habian obtenido. Redactóse una peticion para el rey, la que dirigieron á Inglaterra á Franklin. En vano este, para obtener una pacificacion, desplegó toda la actividad de sus talentos, todos los recursos de su exquisito y recto juicio : el restablecimiento de la buena

armonía fue ya imposible; Franklin tuvo que salir de Londres á fines de marzo de 1775 porque le avisaron secretamente que la libertad de su persona estaba amenazaba. Al dia siguiente de su llegada á Filadelfia la Pensilvania le eligió su diputado para el Congreso. La provincia se puso en estado de defensa, creóse un papel moneda; Franklin tomó una parte activa en las tareas del Congreso, que le eligió para desempeñar varios encargos. Fué enviado á Cambridge para unir sus esfuerzos á los del general Wasington, á fin de persuadir á las tropas, cuyo empeño iba á espirar, que continuasen el servicio; despues al Canadá para que los habitantes se uniesen á la liga comun; pero disensiones religiosas y los reveses que los Americanos experimentaron delante de Quebec, frustraron esta última

ociacion. La guerra habia ya princi-
lo, quedando solo los débiles lazos
la costumbre entre la union de las
nias con la metrópoli, porque si el
greso rehusaba someterse á la auto-
id del parlamento, á lo menos con-
tia en reconocer la del rey. Pero la
ranza de una transaccion se alejaba
a dia mas y mas: las fuerzas que la
laterra habia enviado para someter la
érica, en vez de atemorizar y desani-
r á los Americanos excitaba su cólera,
presuró el que la cuestion de la in-
endencia se suscitase en el Congreso.
nklin se declaró decididamente por
medida. Una obrita intitulada *El*
itido comun, publicada por Tomas
ne, decidió la cuestion: se asegura
la mayor parte de ella fue escrita por
nklin. Entonces se publicó aquella

memorable declaracion del 4 de julio de 1776, en virtud de la cual las trece colonias de la América setentrional fueron proclamadas Estados libres é independientes. La Pensilvania nombró inmediatamente una Convencion para darse una nueva forma de gobierno, Franklin fue elegido presidente de ella, y la constitucion decretada para este Estado fue casi enteramente obra suya.

La América tenia necesidad de auxiliares para conquistar su independencia; volvió la vista hácia la Francia. Los grandes talentos que Franklin habia manifestado en sus negociaciones, su virtud incorruptible, su carácter conciliador y enérgico á la vez, la celebridad personal que gozaba en toda la Europa, su calidad de asociado extrangero de la Academia de Ciencias, que le habia ele

gido en 1772, la brillante acogida que recibió en Paris en los dos viages que hizo en 1767 y 1769, todas estas circunstancias reunidas decidieron al Congreso á que recayese en él la eleccion, é inspiraron á toda la América el mas ardiente deseo de que aceptase esta importante mision. Aunque entrado ya en los setenta y un años aceptó el nombramiento de comisario cerca de la corte de Paris, asociado con Silas Deane y Arturo Lee.

El doctor Franklin no adoptó desde luego en Francia ningun carácter público: apenas llegó fue á establecerse en Passy, cerca de Paris, donde vivió durante el tiempo que residió en ella. Su popularidad era inmensa. El entusiasmo para la causa de los Americanos dominaba por todas partes. « Franklin, dice » la señora Campan en sus Memorias, se

» presentó á la corte en trage de aldeano
» americano. Sus cabellos alisados y sin
» polvos, su sombrero redondo, su ves-
» tido de paño castaño, todo esto con-
» trastaba extraordinariamente con los
» ricos bordados de plata y oro de los
» vestidos de los cortesanos de Versailles,
» y con sus peinados perfumados. Esta
» novedad electrizó la viveza natural de
» las señoras francesas. Dispusiéronse fies-
» tas brillantes para obsequiar al doctor
» Franklin, que reunia á la fama de ser
» uno de los mas hábiles físicos, las vir-
» tudes patrióticas que le habian hecho
» abrazar el papel de apóstol de la liber-
» tad. He asistido á una de estas fiestas,
» en la que la mas hermosa señora, de
» trescientas que en ella habia, fue desig-
» nada para colocar una corona de ver-
» des laureles en la nevada cabeza del

» filósofo, y sellar con un ósculo de » amistad las megillas del respetable » anciano. » Los contemporáneos han conservado la memoria de la entrevista de Franklin con Voltaire, quien acababa de recibir en Paris el mas brillante triunfo, y que á esta época dividia con el ciudadano americano el favor público. Habiéndole presentado Franklin su nieto en una de las sesiones de la Academia de las Ciencias, « *God and Liberty!* exclamó Voltaire; ¡ Dios y la Libertad ! esta es la divisa que conviene al nieto de Franklin. » Los dos ancianos se abrazaron con las lagrimas en los ojos, y todos los circunstantes participaron de su emocion. Franklin supo aprovechar con habilidad todas las ocasiones favorables que le ofrecia la consideracion personal de que se veia rodeado; y la corte de Francia, á

pesar de algunas aparentes dificultades, cedió al torrente de la opinion pública, firmando, el 6 de febrero de 1778, un tratado de alianza ofensiva y defensiva con los Estados Unidos.

Nadie ignora cuales fueron los sucesos de la guerra de América y la parte de gloria que en ella tuvieron los franceses; tambien es notorio del modo con que el célebre La Fayette asoció su nombre á los de Franklin y Washington en la gratitud que los pueblos les deben. No nos toca á nosotros ocuparnos aquí de todos estos acontecimientos que pertenecen á la historia. Franklin los segundó con la actividad de su influencia, con la habilidad de sus negociaciones y con el crédito de su popularidad. Aun cuando la guerra se continuaba con el mayor ardor, no cesaba de trabajar para conquistar la paz.

A su nieto se debe el cuidado de la impresion de su correspondencia. Su perseverancia en los negocios, su entereza en no hacer concesion alguna que pudiese perjudicar á la dignidad de su pais, su lealtad en no querer tratar con la Inglaterra á menos que ella no tratase con la Francia, su sagacidad en descubrir los lazos de la diplomacia, en fin su amor por la paz y por el bien de la humanidad se manifestaron siempre en todos los actos de su vida pública del modo mas honroso. El 3 de avril de 1783 Franklin firmó un tratado de comercio y de amistad entre los Estados Unidos y la Suecia; y el 3 de setiembre del mismo año se concluyó en fin el tratado de paz entre la España, la Francia, la Inglaterra y los Estados Unidos, cuya independencia fue solemnemente reconocida.

Franklin continuó su residencia en Francia como ministro plenipotenciario de la república. Ademas de los cuidados sumamente multiplicados de sus funciones se complacia en cultivar las ciencias y la amistad de los sabios mas distinguidos. Escribió muchas obritas, la mayor parte sobre objetos morales, y diferentes veces se entretuvo en imprimirlas por sí, para distribuirlas á sus amigos. El rey manifestó deseos de que Franklin fuese uno de los comisarios elegidos en 1784 para examinar el magnetismo animal de Mesmer, sobre el cual expuso francamente que era un solemne charlatanismo. Uno de sus últimos actos en Francia fue haber firmado el 9 de junio de 1785 un tratado entre los Estados Unidos y la Prusia: entre sus artículos se halla, contra los armamentos en corso, una con-

vencion que seria muy ventajoso se adoptase en el derecho público de la Europa. Franklin habia dado durante la guerra un ejemplo de liberalidad apoyada en el mismo principio, acordando un salvo-conducto contra los corsarios americanos, á los misioneros de los hermanos Moravos y á la expedicion de descubrimientos del capitan Cook.

A pesar de los aplausos que Franklin recibia en Francia, y no obstante el grande afecto que tenia á un pais donde se habia adquirido muchos amigos, y donde su mérito era apreciado, deseaba sin embargo morir en su patria. Obtuvo al fin que se le llamase á Filadelfia, despues de haberlo solicitado durante largo tiempo. No pudiendo soportar la incomodidad del carruage, fue trasportado de Passy al Havre, en una de las literas

de la reina, embarcándose á fines de julio de 1785. Como en sus viages jamas habia dejado de dedicar su tiempo al estudio y á las observaciones científicas, la travesía de este último la empleó, á pesar de su avanzada edad, tan útilmente como todas las demas, haciendo preciosas observaciones sobre las corrientes y la temperatura de las aguas del mar; su espíritu sobremanera activo no le permitia estar un momento ocioso. Tambien compuso una obrita intitulada *observaciones para mejorar la navegacion.*

La llegada de Franklin á Filadelfia presentó el espectáculo de uno de los triunfos mas hermosos y mas merecidos que jamas se hayan ordenado para hombre alguno. Una inmensa poblacion, que de todas partes acudia ansiosa de ver al

gran ciudadano á quien la patria debia tanto reconocimiento, se agolpaba á su alrededor, y el pueblo le condujo hasta su casa, en medio de las mas vivas aclamaciones, del repique de las campanas y de las salvas de artillería. « La acogida afectuosa que me hacen mis conciudadanos, escribió Franklin á un amigo suyo, supera cuanto habria podido desear. » Muchas diputaciones se presentaron á cumplimentarle; la milicia en cuya fundacion tuvo la primera idea, la universidad que habia creado, la sociedad filosófica de la que era fundador y que durante su ausencia todos los años le habia reelegido su presidente, le presentaron respetuosas felicitaciones. Fue elegido por unanimidad miembro del supremo consejo ejecutivo de Filadelfia y presidente del Estado de Pensilvania. En 1787

se convocó una asamblea de todos los Estados para revisar la constitucion, y Franklin contribuyó á la adopcion unánime de la nueva constitucion, con un discurso que se hallará en esta recopilacion. Habiéndose formado dos sociedades, la una para la mejora de las cárceles, la otra para la abolicion del comercio de negros, aliviar la desgraciada suerte de estos y suavizar las costumbres africanas, Franklin fue nombrado presidente de ambas. Uno de sus últimos escritos, tal vez el último de todos, es un artículo contra el tráfico de negros, inserto en la *Gaceta de la Federacion*. La defensa de una causa tan santa merecia ocupar los últimos momentos de una vida tan respetable.

Hacia ya muchos años que Franklin sufria de la gota y del mal de piedra :

una calentura acompañada de un fuerte dolor al pecho le sobrevinieron á principios de abril de 1790, y el 17 del mismo mes, á las once de la noche, terminó su gloriosa carrera, á la edad de ochenta y cuatro años y tres meses.

Jamas se vió tan inmenso concurso de pueblo reunido en el continente americano á una ceremonia fúnebre como el que asistió al funeral de Franklin. El Congreso ordenó que en toda la América se llevase luto durante un mes; y la asamblea constituyente de Francia le decretó á todos sus miembros durante tres dias.

El discurso que en esta ocasion pronunció Mirabeau nos parece el mas propio para dar fin á esta Noticia.

Mirabeau, á quien una indisposicion habia obligado á quedarse en su casa des-

pues de muchos dias, pidió la palabra y subió á la tribuna en el momento en que una discusion acababa de terminarse; pero la asamblea creyendo que la intencion del orador era continuarla, alzó la voz para interrumpirle. « ¡*Franklin ha muerto!* » dijo Mirabeau, y al momento un religioso silencio sucedió á la agitacion.

« ¡Franklin ha muerto! El genio que libertó la América y derramó en Europa torrentes de luz, ha vuelto al seno de la Divinidad.

« El sabio que dos mundos reclaman, el hombre que se disputan la historia de las ciencias y la historia de los imperios, no hay duda, ocupaba un rango elevado en la especie humana.

« Harto tiempo los gabinetes políticos han notificado la muerte de aquellos

hombres que únicamente fueron grandes en el elogio fúnebre que de ellos se hizo. Harto tiempo la etiqueta de las cortes ha proclamado lutos hipócritas. Las naciones solo deben enlutarse por la pérdida de sus bienhechores. Los representantes de las naciones solamente deben recomendarles su reconocimiento para con los héroes de la humanidad.

« El Congreso ha ordenado á los catorce estados de la confederacion dos meses de luto por Franklin, y en este momento la América paga este tributo de veneracion por uno de los padres de su constitucion.

« ¿No seria digno de nosotros, Señores, unirnos á este acto religioso, participar á este obsequio hecho á la faz del universo, á los derechos del hombre y al filósofo que mas ha contribuido á pro-

pagarlos en toda la tierra? La antigüedad habria elevado altares á este vasto y poderoso genio que, en utilidad de los mortales, abrazando en su imaginacion el cielo y la tierra, supo domar los rayos y los tiranos. La Francia ilustrada y libre, debe á lo menos un testimonio de recuerdo y de pesar á uno de los mas grandes hombres que jamas trabajaron por la filosofía y por la libertad.

« Propongo, pues, se decrete, que la asamblea nacional lleve luto durante tres dias por Benjamin Franklin. »

Los señores de la Rochefoucauld y de La Fayette pidieron la palabra para apoyar la propuesta; pero esta proposicion no tenia necesidad de ser apoyada, porque luego fue adoptada sin exámen, con grande satisfaccion de la asamblea y del pueblo que asistia en las tribunas.

MISCELANEA

DE

ECONOMIA,

POLITICA Y MORAL,

EXTRACTADA DE LAS OBRAS

DE BENJAMIN FRANKLIN.

PLAN DE MEJORA MORAL. *

En mi juventud concebí un proyecto, tan atrevido como difícil, de llegar á una *perfeccion moral.* Deseaba vivir sin cometer jamas una falta, y vencer todas aquellas á que pudiesen arrastrarme una inclinacion natural, la costumbre, ó la

* Este trozo ha sido extractado de la segunda parte de las memorias. *Véase* la noticia, pág. 24.

sociedad. Como sabia, ó creia saber, lo que era bueno y lo que era malo, no veia porque no pudiese hacer *siempre* lo uno y evitar lo otro. No tardé en conocer que esta empresa era mas difícil de lo que habia imaginado; pues mientras ponia toda mi atencion y esmero en preservarme de una falta, caia en otra: la costumbre se aprovechaba de la mas ligera distraccion, y la inclinacion era muchas veces mas fuerte que la razon. Al fin deduje, que la conviccion puramente especulativa de nuestro interes en ser enteramente virtuosos, no basta para preservarnos de los errores; que es necesario destruir las costumbres contrarias, adquirir otras buenas, y fortificarse en ellas antes de poder contar con una conducta recta, uniforme é inalterable. Con este designio ensayé el método siguiente.

En la grande enumeracion de *virtudes*

morales que habia anotado en mis lecturas, la lista era mas ó menos extensa, segun las mas ó menos ideas que cada escritor comprendia bajo el mismo título : por ejemplo, los unos aplicaban solamente la palabra *templanza* á la bebida y comida, mientras que los otros la extendian á la moderacion de toda suerte de placeres, apetitos, inclinaciones y pasiones del cuerpo y del alma; y aun hasta á la avaricia y á la ambicion. Por amor á la claridad, tomé el partido de emplear mas nombres con menos ideas, mas bien que expresar mas ideas con menos nombres; reuniendo bajo trece denominaciones de virtudes todo lo que entonces se me ofreció como necesario ó apetecible; á cada uno de ellos añadí un corto precepto para expresar la extension que yo daba á su significacion.

Hé aquí los nombres de las virtudes juntamente con los preceptos.

1ª Templanza. No comais hasta entorpeceros, ni bebais hasta perder el sentido.

2ª Silencio. No hableis mas que lo que puede ser útil á los otros ó á vosotros mismos. Evitad las conversaciones ociosas.

3ª Orden. Que en vuestra casa cada cosa tenga su lugar; cada negocio su tiempo.

4ª Resolucion. Resolveos á hacer lo que debeis, y no dejeis de hacer lo que hubiereis resuelto.

5ª Economía. Los gastos que hagais sean únicamente para el bien de los otros, ó para el vuestro; es decir, que no disipeis nada.

6ª Trabajo. No perdais el tiempo. Ocupaos siempre en alguna cosa útil. Abste-

neos de toda accion que no sea necesaria.

7ª SINCERIDAD. No useis de inicuos artificios; pensad con sencillez y justicia, y hablad como pensais.

8ª JUSTICIA. No hagais mal á nadie, ya sea perjudicándole, ó ya omitiendo el hacerle bien á que vuestro deber os obliga.

9ª MODERACION. Evitad la cólera. Guardaos de resentiros de las injurias tan vivamente como os parecen merecerlo.

10ª LIMPIEZA. Sed limpios en vuestros cuerpos, en vuestros vestidos y en vuestra habitacion.

11ª TRANQUILIDAD. No os incomodeis por pequeñeces, ni por ocurrencias ordinarias ó inevitables.

12ª CASTIDAD. Usad con comedimiento de los placeres del amor, y solamente

para conservar la salud ó tener hijos, sin llegar jamas al extremo de caer en la estupidez ó en la debilidad, ni comprometer la conciencia, la paz y la reputacion de vosotros mismos ó de vuestro prójimo.

13ª HUMILDAD. Imitad á *Jesus* y á *Sócrates*.

Siendo mi designio adquirir el *hábito* de todas estas virtudes, juzgué seria bueno no ocupar mi atencion de todas á la vez, pero fijarla durante algun tiempo sobre *una sola*, de la que me haria dueño antes de pasar á otra, y obrar asi por partes hasta haberlas recorrido todas trece. La previa adquisicion de varias de ellas pudiendo hacer mas fácil la de algunas otras, las dispuse con este objeto segun el modo que precede. Desde luego coloqué la *Templanza* la primera de todas, porque se dirige á mantener la ca-

beza fresca y las ideas despejadas, cosa tan necesaria cuando es menester siempre vigilar, siempre estar alerta para combatir el atractivo de las antiguas costumbres, y la fuerza de las tentaciones que se suceden sin interrupcion. Una vez habida y consolidada esta virtud, el *Silencio* no es ya tan difícil; y como mi deseo era adquirir conocimientos al mismo tiempo que me adelantase en la práctica de la virtud, considerando que en la conversacion se instruye mas con el auxilio del oido que con el de la lengua, deseaba desprenderme de la costumbre que habia contraido de charlar, de decir agudezas y burlas, lo que hacia mi conversacion únicamente agradable á las gentes superficiales, puse en segundo lugar el *Silencio*. El *Orden*, que viene en seguida, esperé me dejaria mas tiempo para continuar mi plan y mi estudios. La *Resolucion* haciéndose en mí una costum-

bre, me daria la perseverancia necesaria para adquirir las demas virtudes. La *Economía* y el *Trabajo* descargándome de las deudas que aun me quedaban, y procurándome las comodidades é independencia, me harian mas fácil la práctica de la *Sinceridad*, de la *Justicia*, etc. Persuadido entonces que segun el consejo de Pitágoras en sus *Versos dorados*, tendria necesidad de hacer un exámen diario, imaginé el método siguiente para ponerlo en ejecucion.

Hice un librito de trece páginas, escribiendo en cabeza de cada una de ellas el nombre de una virtud: reglé en seguida cada página con tinta encarnada, de modo que pudiese formar siete columnas, una para cada dia de la semana, poniendo sobre cada una de ellas las primeras letras del nombre de uno de sus dias. Tiré despues trece rayas trasversales, al principio de las cuales escribí las

primeras letras del nombre de una de las trece virtudes. Sobre esta línea, y en la columna del dia, hacia una pequeñita señal con tinta para notar las faltas que, en virtud de mi exámen, reconocia haber cometido contra tal ó tal virtud *.

* Uno de estos libritos cuya fecha es del domingo primero de julio 1733, se halló entre los papeles de Franklin.

DISEÑO DE LAS PAGINAS.

TEMPLANZA.

No comais hasta entorpeceros, ni bebais hasta perder el sentido.

	Dom	Lun	Mar.	Mier.	Jue.	Vier.	Sab.
Temp.							
Sil.	1	1		1		1	
Ord.	1	1			1	1.	1
Res.		1				1	
Econ.		1				1	
Trab.			1				
Sinc.							
Just.							
Mod.							
Lim.							
Tran.							
Cast.							
Hum.							

Resolví dedicar sucesivamente con la mayor atencion una semana á cada una de estas virtudes. Asi pues, mi grande anhelo durante la primera semana fue evitar la mas ligera falta contra la *Templanza*, dejando á las demas virtudes correr su suerte ordinaria, pero marcando cada noche las faltas del dia. Si en la primera semana podia conservar mi primera línea sin ninguna señal, me creia entonces suficientemente fortalecido en la práctica de mi primera virtud, y bastantemente desprendido de la influencia del defecto opuesto, para arriesgarme á extender mi atencion á la segunda, y procurar conservar dos líneas exentas de toda marca. Procediendo de este modo hasta la última, podia hacer en trece semanas un curso completo, y volver á principiarle cuatro veces por año. Asi como el jardinero que quiere limpiar un jardin no arranca á un tiempo mismo

todas las malas yerbas, porque seria una faena que excederia sus medios y sus fuerzas, sino que desde luego empieza por una parte y no pasa á otra hasta haber concluido el trabajo de la primera; del mismo modo esperaba yo gustar del animado placer de ver en mis páginas los progresos que habria hecho en la virtud, por la disminucion sucesiva del número de señales, hasta que al fin, despues de haber vuelto á comenzar muchas veces, tuviese la dicha de hallar mi librito enteramente blanco, despues de un exámen diario durante trece semanas.

Mi librito tenia por epígrafe estos versos sacados del *Caton* de Addison :

. . . Sí, persistiré en lo mesmo.
Si es que sobre los mortales
Hay algun poder supremo,
(Y su existencia confirma
Cuanto encierra el universo,)
La virtud un protector

Debe encontrar en su seno,
E igualmente de la dicha
Indicarnos el sendero.

Agregué otro epígrafe sacado de Ciceron :

« ¡ O filosofía guia de la vida! ¡ O tú « manantial de las virtudes y azote de los « vicios! Un solo dia pasado bien, y « conforme á tus preceptos, es preferi- « ble á la inmortalidad en el vicio. » *Tusc.* L. 5.

En fin, este otro, sacado del *Libro de los Proverbios*, en donde Salomon habla de la sabiduría ó de la virtud :

« A su derecha tiene la prolongacion « de los dias, y á su izquierda las rique- « zas y la gloria.—Sus caminos son her- « mosos, y todas sus sendas estan sem- « bradas con los atributos de la paz. « *Proverb.* cap. 3, v. 16 y 17. »

Considerando á Dios como el manan-

tial de la sabiduría, juzgué que era tan justo como necesario solicitar su auxilio para alcanzarla. Con este objeto compuse la oracioncita siguiente, que habia escrito al principio de mis tablas de exámen, para recitarla todos los dias :

« ¡O poderosísima bondad! ¡Padre « indulgente! ¡Guia misericordiosa! au- « menta en mí aquella sabiduría que « puede revelarme mis verdaderos inte- « reses. Fortaléceme en la resolucion de « seguir sus consejos. Recibe los servi- « cios que puedo hacer á tus demas hi- « jos, como la única señal de reconoci- « miento que me sea posible darte por « los favores que continuamente me « otorgas. »

Me servia tambien algunas veces de una pequeña súplica que habia tomado de los poemas de Thomson :

Gran Dios, criador del dia y de la vida,
Apártame del vicio y la locura,

Brille tu Magestad ante mis ojos,
Y que del bien conozcan la hermosura,
La bajeza del mal y sus horrores....
Concédeme la paz, virtud y ciencia,
Que de este modo de una eterna dicha
Mira adornada el hombre su existencia.

El precepto del *órden* exigiendo que cada hora del dia tuviese su empleo determinado, una página de mi librito contenia la siguiente distribucion de las veinte y cuatro horas del dia.

PLAN.

	HORAS.	
MAÑANA. *Pregunta*: ¿Qué bien haré hoy?	5 6 7	Levantarme, lavarme, encomendarme á la bondad divina; arreglar los quehaceres del dia, trazar su plan, ocuparme de mis estudios presentes; desayunar.
	8 9 10 11	Trabajo.
MEDIODIA.	12 1	Leer, examinar mis cuentas, comer.
TARDE.	2 3 4 5	Trabajo.
Pregunta: ¿Qué bien he hecho hoy?	6 7 8 9	Arreglar todas las cosas y cenar. Música, diversion, y conversacion. Exámen del dia.
NOCHE.	10 11 12 1 2 3 4	Dormir.

Me puse, pues, á ejecutar este plan de exámen diario, y le seguí salvo algunas interrupciones de tiempo en tiempo. Sorprendíme al ver que yo tenia mas defectos de los que pensaba, pero tuve la satisfaccion de verlos disminuir. Para evitar la dificultad de volver á principiar mi librito que, á fuerza de rascar en él las señales de las pasadas faltas para hacer lugar á las nuevas, estaba enteramente acribillado, trascribí mis tablas y sus preceptos en las ojas de marfil de un librito de memoria. Tracé en él de un modo permanente varias líneas encarnadas, y señalando mis faltas con un lapicero de plomo, las borraba fácilmente con una esponjita húmeda. Pasado cierto tiempo y despues de haber hecho un curso durante un año dejaba ya pasar algunos antes de volver á hacer otro : en fin lo renuncié enteramente durante mis viages y cuando la afluencia de negocios me llegaron á ocu-

par enteramente ; pero el librito me acompañaba por todas partes.

El artículo que mas trabajo me costó fué el del *órden.* Hallé que mi plan de distribucion del dia, aunque podia ser practicable para el hombre cuyos negocios son de naturaleza á dejarle la libertad de disponer de su tiempo, como v. g. un obrero de imprenta, presentaba muchas dificultades de ejecucion para el que obligado á tener relaciones en el mundo, y recibir continuamente personas con quienes se tiene que hacer á las horas que á ellas les convienen. Tampoco hallé fácil de observar el órden en cuanto al lugar que debia ocupar cada cosa, cada papel, etc. Desde mi mas tierna edad no me habia acostumbrado á tener método, y ademas poseyendo una excelente memoria no conocia el inconveniente de la falta de órden. Este artículo me costaba una atencion tan peno-

sa, y me causaba tanto enfado sorprenderme tan á menudo en faltas, en tener recaidas tan frecuentes, y hacer tan pocos progresos, que casi me decidí á renunciar á él y tomar mi partido relativamente á este defecto. Me asemejaba á un hombre que habiendo ido á comprar una hacha en la tienda de un mercader vecino suyo, queria que todo el hierro estuviese tan brillante como el filo. El mercader convino en que le puliria todo, pero á condicion que habia de dar vuelta á la muela el comprador. Este principió, á hacerlo, mientras que el mercader apoyaba fuertemente el hierro sobre la piedra. Nuestro comprador, que hallaba aquel trabajo penoso, dejaba de cuando en cuando al rueda para observar en que estado se encontraba la operacion; pero cansado al fin se decidió á tomar el hacha tal cual estaba. «No, no, dijo el mercader, aun no he-

« mos acabado, vuelva Vmd., vuelva « Vmd. sin cesar la rueda, que muy « pronto el hacha estará brillante como « un espejo, pues hasta ahora no lo está « sino por partes. — No importa, le re- « plicó el comprador, pues *me gusta me- « jor salpicada de manchas.* »

Creo que lo mismo sucede á muchas personas que, por falta de algunos medios semejantes á los que yo empleaba, habiendo hallado demasiada dificultad en adoptar ciertas buenas costumbres, ó en dejar las malas, renuncian á sus esfuerzos, y concluyen por decir que *la hacha está mejor manchada.* Cierta cosa, que parecia ser la razon, me sugeria tambien alguna vez, que la suma exactitud, tal cual yo la exigia de mí, podia ser muy bien una especie de simpleza en moral que habria hecho reir á costa mia si hubiese sido conocida; que un carácter perfecto podia experimentar el inconve-

niente de llegar á ser objeto de envidia y de odio, y que un hombre que quiere el bien debe tolerarse á sí mismo algunos ligeros defectos, á fin de no parecer un censor á la vista de sus amigos. La verdad sea dicha, yo era incorregible en cuanto al artículo del *órden*, y hoy que soy viejo y que mi memoria no es buena, conozco de un modo sensible que esta calidad me falta. Pero, en totalidad, aunque jamas haya llegado á la perfeccion que tanto ambicionaba alcanzar, y que tan lejos he quedado de ella, sin embargo mis esfuerzos me han hecho mejor y mas feliz que no lo hubiera sido á no haberlo emprendido. Asi es como el que quiere formarse un buen carácter de escritura por la imitacion de los modelos grabados, aun cuando jamas logra copiarlos con la misma perfeccion, llega á los menos por sus esfuerzos á alcanzar mejorar su forma y una escritura *limpia* y legible.

Tal vez puede ser útil que mis descendientes sepan que uno de sus antepasados, ayudado del favor de Dios, ha debido á este pequeño expediente la inalterable felicidad de su vida hasta sus setenta y nueve años, que es á la edad que escribe estas páginas. Las desgracias que puedan sucederle en lo restante de sus dias, estan en la mano de la Providencia; pero si llegan, la reflexion sobre lo pasado le dará fuerza para soportarlas con mas resignacion. A la *templanza* atribuye su prolongada salud, y lo que aun le queda de buena constitucion; al *trabajo* y á la *economia* el bienestar que ha adquirido en su juventud, la fortuna que ha seguido á aquel, y todos los conocimientos que le han puesto en estado de ser un ciudadano útil, grangeándole un cierto grado de reputacion entre los sabios; á la *sinceridad* y á la *justicia*, la confianza de su pais y los empleos hono-

rílicos con que le han revestido; en fin á la influencia reunida de todas estas virtudes, aun en el estado de imperfeccion en que ha podido adquirirlas, la igualdad de humor y la jovialidad en la conversacion que aun hacen buscar su sociedad, haciéndola agradable hasta á los mismos jóvenes. Me lisonjeo, pues, que algunos de mis descendientes querrán imitar este ejemplo, y que con él no se hallarán mal.

Se observará que aunque mi plan de conducta no se halle enteramente desprovisto de los principios religiosos, sin embargo no entraba en él ningun dogma para que perteneciese á una secta particular. Este punto le habia yo evitado de intento; porque estando perfectamente convencido de la útilidad y excelencia de mi método, y persuadido que podria servir á los hombres de todas religiones, proponiéndome ademas publicarle algun

dia, no queria en él nada que pudiese excitar las prevenciones de ningun individuo ni de ninguna creencia. Tenia intencion de escribir un pequeño comentario sobre cada virtud; en él hubiera demostrado la ventaja de poseerla y los males que acompañan al vicio que le es opuesto. Habria intitulado mi libro : *El Arte de la virtud*, porque hubiera demostrado los medios y el modo de adquirirla, lo que le distinguiria de las simples exhortaciones á hacer bien, que no dan el conocimiento y la indicacion de las vias para llegar á ella : dichas exhortaciones son como las del hombre de quien habla el apóstol, cuya caridad consiste solamente en palabras, y que sin demostrar al que estaba desnudo y hambriento donde y como hallaria alimentos y vestidos, se contentaba con exhortarle á vestirse y alimentarse. (Santiago, Epist. *cap. 3, ver.* 15 y 16.)

Mis asuntos han tomado tal giro que mi intencion de escribir y publicar este comentario jamas ha podido realizarse. Es verdad que habia extendido de tiempo en tiempo algunos borradores de las ideas y de los razonamientos que pensaba emplear en él, para poder hacer uso de ellos en lo sucesivo; pero los asiduos cuidados que en mi juventud han exigido mis asuntos particulares, y despues los negocios públicos que han puesto á mi cargo, me han obligado á diferir esta empresa. Teniendo por otra parte allá en mi imaginacion otro *grande y vasto proyecto* *, cuya ejecucion exigia que un hombre se ocupase exclusivamente de él, y que me he visto precisado á abandonar por una serie imprevista de inesperados negocios, ha quedado imperfecto hasta este momento.

* *Véase* la pág. 95.

En dicha obra mi designio era explicar y probar este axioma : *Que las malas acciones no son malas porque estan prohibidas; pero que estan prohibidas porque son malas* *. Considerando únicamente la naturaleza del hombre, habria establecido que cualquiera que desea ser feliz, aun en este mundo, tiene necesidad de ser virtuoso; y ademas, que contándose en el mundo un gran número de ricos comerciantes, de grandes, de estados, y de príncipes que necesitan de hombres honrados para el manejo de sus negocios, y que tales hombres son siempre raros, habria procurado demostrar esta verdad para instruccion de la juventud : probando que, de todas las calidades que pueden conducir un hombre pobre á la fortuna, las que presentan mas probabi-

* Sobre la explicacion de este pensamiento puede verse á Platon, en su diálogo de Eutyphron.

lidades favorables son la *probidad* y la *integridad*.

Mi lista de virtudes no contenia mas que doce; pero un cuácaro amigo mio me hizo el favor de advertirme que yo era generalmente considerado como un hombre altivo, que el orgullo se manifestaba con frecuencia en mi conversacion, que en la discusion no me contentaba solamente con tener razon sino que tambien me volvia presumido y aun insolente, de todo lo cual me convenció citándome muchos ejemplos, resolví buscar los medios de curarme de este vicio ó de esta locura, como de los demas, y agregué á mi lista la *humildad*, dando á esta palabra un sentido mas amplio. Si no puedo vanagloriarme de haber logrado *realmente* esta virtud, á lo menos he ganado mucho en cuanto á su apariencia. Me he hecho una ley vedándome toda contradiccion directa de las opiniones de

los demas, ó toda asercion positiva en favor de las mias. Hasta me he prescripto, conforme á los antiguos reglamentos de nuestra *junta* *, abstenerme de toda expresion que denote un modo de pensar fijo y decisivo, como *ciertamente, sin duda alguna*, etc., y he adoptado en su lugar, *presumo, imagino, me parece* que tal cosa es asi, ó bien, *por ahora esto me parece asi.* Cuando alguno adelantaba una proposicion que me parecia errónea, me privaba del placer de contradecirle duramente, manifestando en el acto la absurdidad de sus palabras, y en mi respuesta principiaba siempre observando que en ciertos casos, y en ciertas circunstancias, su opinion podria ser justa, pero que en la ocasion presente *me parecia*, ó *parecia* que la tal cosa era diferente. No tardé en reconocer la ventaja de este

* *Véase* la noticia pág. 22.

modo de conducirme : las conversaciones en que me empeñaba se hicieron mas agradables. El tono modesto con que yo proponia mis opiniones les daba una acogida mas pronta y con menos contradicciones. Experimentaba menor mortificacion cuando me hallaba en error, y conducia con mas facilidad los otros á abandonar sus faltas y unirse á mí cuando tenia razon. Este método, que no dejó de costar alguna violencia á mi inclinacion natural, acabó por hacérseme tan familiar, tan fácil, que tal vez nadie, despues de cincuenta años, habrá oido salir de mi boca una palabra dogmática. A esta costumbre creo que debo, despues de mi carácter íntegro, el crédito que he obtenido cerca de mis conciudadanos, cuando he propuesto nuevas instituciones ó modificaciones á las antiguas, como tambien mi grande influencia en as asambleas públicas, cuando he sido

miembro de ellas; porque la verdad sea dicha yo no pasaba de un mal orador, sin ninguna elocuencia, sujeto á grandes embarazos en la eleccion de las frases, con poca correccion, y sin embargo generalmente he hecho prevalecer mi opinion.

En efecto, de todas nuestras pasiones naturales quizá la mas difícil de domar es el *orgullo*. Que le disfrazen, que le persigan, que le opriman, que le mortifiquen cuanto quieran, siempre existe y de cuando en cuando levanta la cabeza y se muestra; tal vez el lector se apercibirá de ello muchas veces en el curso de mis *Memorias;* pues aun cuando yo crea haber subyugado completamente esta propension de nuestra naturaleza, quizás me estará dominando porque estaré sintiendo el *orgullo* de mi *humildad*.

CONTINUACION.

Puesto que he hablado de *un grande y vasto proyecto* que habia concebido, me parece conveniente dar una idea de él, y exponer su objeto. Presentóse por la primera vez á mi imaginacion cuando extendí las ideas siguientes en un papel que la casualidad ha conservado.

*Observaciones, que leyendo la Historia, hice en la biblioteca *, el 9 de mayo 1731.*

« Los grandes negocios del mundo, las guerras, las revoluciones, etc., son conducidos y ejecutados por los partidos.

« Estos partidos tienen por objeto su interes general en el momento presente, ó lo que entienden por tal.

* *Véase* la noticia página 19.

« La diferencia de objeto de estos diferentes partidos es causa de todos los desórdenes.

« Mientras que un partido sigue un plan general, cada individuo tiene por objeto particular su interes privado.

« Luego que un partido ha alcanzado su objeto general, cada uno de sus miembros piensa en su propio interes, que encontrándose con otros intereses privados, rompe el partido, le subdivide en otros nuevos, y causa mayores desórdenes.

« Muy pocas son las personas que en los negocios públicos tienen por único objeto el bien de su pais, por mas que hagan alarde de generosos sentimientos; y muchos hombres, cuyas acciones produjeron efectivamente un bien real á su pais, el orígen de haberse determinado á ello fué porque vieron que la suerte de su interes particular dependia del triunfo

del bien general; lo que demuestra que no han obrado por principio de afeccion.

« Tambien hay un pequeño número que en los negocios públicos obra sin otro fin que el bien de la humanidad.

« Ahora bien; me parece que seria á propósito formar *un partido unido para la virtud*, organizando los hombres virtuosos y buenos de todos los paises, en un cuerpo regular, que se gobernase por un conjunto de buenas y sabias reglas, á las que probablemente los hombres buenos y sabios estuviesen mejor dispuestos á obedecer, que los hombres comunes lo estan á someterse á las leyes ordinarias.

« No dudo, pues, que cualquiera que con las cualidades necesarias emprendiese este proyecto, agradaria á Dios, y saldria con él. » B. F.

Dando vueltas á este proyecto en mi cabeza, para cuando mas adelante las circunstancias me permitiesen hacer un en-

sayo, escribia de tiempo en tiempo en unos borradores las ideas que se presentaban á mi imaginacion sobre este asunto. La mayor parte de estos papeles se han extraviado, pero por casualidad he hallado uno que contiene la sustancia de un proyecto de profesion de fe, y que reune, segun me parece, los principios esenciales de toda religion conocida, sin que contenga nada que pueda ofender á los sectarios de ningun culto. He aquí los términos en que está concebido.

« Hay un solo Dios, que ha creado todas las cosas.

« Este Dios gobierna el mundo por su providencia.

« Debe ser honrado con la adoracion, el ruego y con acciones de gracias.

« Pero el culto mas agradable á Dios, es hacer bien á los hombres.

« El alma es inmortal.

« Es indudable que Dios recompensará la virtud y castigará el vicio, sea en este mundo ó en el otro. »

Mi idea, en aquella época, era que la asociacion no fuese desde luego fundada y propagada sino entre jóvenes solteros; que cada candidato no solamente declarase adherir á la profesion de fe, sino que ademas se hubiese ejercitado él mismo por el exámen de las trece semanas en la práctica de las virtudes; que la existencia de esta sociedad quedase secreta hasta que hubiese sido muy considerable á fin de evitar las pretensiones de gentes poco á propósito para entrar en ella; pero que cada miembro buscase, entre sus conocidos, jóvenes de talento, bien dispuestos, á quienes se pudiese, con las precauciones necesarias, comunicar poco á poco este proyecto; que todos los miembros se obligasen á dar su parecer, á prestar su asistencia, su apoyo,

82582

para ayudarse mutuamente en sus intereses, en sus asuntos y en sus adelantos en el mundo. Para distinguirnos habriamos tomado el nombre de *Sociedad de los hombres libres*, porque el ejercicio y el hábito de las virtudes nos excluiria de la dominacion del vicio; y principalmente porque la costumbre del trabajo y de la economía, nos libertaria de deudas, que exponen al hombre á ser encarcelado, y le hacen como esclavo de sus acreedores.

Esto es todo cuanto por ahora puedo acordarme relativo á este proyecto, que comuniqué á dos jóvenes que le adoptaron con entusiasmo : pero el estado de mi fortuna, que entonces era muy limitada, y la necesidad en que me hallaba de consagrarme enteramente á mis negocios, me forzaron á prolongar continuamente su ejecucion : el cúmulo de *mis ocupaciones* públicas y particulares

me obligaron á nuevas dilaciones; de manera que ha quedado sin efecto hasta ahora que ya no tengo ni fuerzas, ni la actividad necesarias para semejante empresa. Sin embargo persisto en creer que era un proyecto practicable, que hubiera sido muy útil, y formado un número considerable de buenos ciudadanos.

La aparente grandeza de la empresa no me ha desanimado, porque siempre he sido de parecer que un solo hombre, con medios regulares, puede obrar grandes mudanzas, llevar al cabo cosas importantes, si desde luego forma un buen plan; si renuncia á todos aquellos placeres y ocupaciones que pueden distraer su atencion; y si sola y exclusivamente se ocupa de la ejecucion de este mismo plan, con invariable constancia.

importante, fijo mi determinacion. Es cierto que estas razones no pueden valuarse con la precision de las cantidades algébricas, mas sin embargo cuando se examina cada una de ellas separada y comparativamente, y que el todo está allí presente á mis ojos, me parece que puedo mejor juzgar, y que estoy menos expuesto á hacer una cosa inconsiderada. Muchas veces me han resultado grandes ventajas de esta especie de ecuacion, que se podria llamar *álgebra moral*, ó *álgebra de circunspeccion.*

EL TIEMPO PERDIDO. *

ANERGO, caballero rico, se habia criado en la ociosidad. Sin saber que hacer para matar agradablemente el tiempo, sin inclinacion para ninguno de los ejercicios ordinarios de la vida, sin gusto para dedicarse á ninguna especie de trabajo de ingenio, de las veinte y cuatro horas del dia diez las pasaba en el lecho, dos ó tres dormitando en un sofá, otras bebiendo cuando hallaba amigos de su mismo temple, y las cinco ó seis restantes las disipaba en la indolencia. Su ocupacion favorita eran los convites, alimentando su imaginacion con la expectativa de un banquete, ó de una cena; no por-

* Trozo inserto en la Gazeta de Filadelfia del 28 noviembre 1736.

que verdaderamente fuese un gloton, ni menos un hombre exclusivamente dedicado á los placeres de la mesa, sino porque ignorando otro modo de hacer mejor uso de sus ideas, las dejaba libremente vagar en estos cuidados materiales. Asi pasó los primeros diez años, despues que habia entrado en posesion de su pingüe patrimonio, y tal es el abuso que hoy se hace de las palabras, que algunos le calificaron de virtuoso, porque no se embriagaba con frecuencia, ni era demasiado inclinado á la disolucion.

Hallándose una noche solo y sumergido en sus meditaciones, estas tomaron una direccion no acostumbrada hasta entonces, pues volviendo la vista sobre lo pasado, principió á ocuparse acerca de su sistema de vida. Reflexionó en el considerable número de seres que habian sido sacrificados á su alimento; entre

estos contribuyentes encontraba envuelta una enorme cantidad de trigo y vino. Como aun no habia enteramente olvidado la aritmética que le habian enseñado en su niñez, se puso á calcular todo lo que habia devorado hasta llegar á su edad.

« Entre grandes y pequeñas, y una semana con otra, se dijo á sí mismo, cerca de una docena de criaturas plumadas han dado sus vidas para prolongar la mia; lo que en diez años monta por lo menos á seis mil.

« Cada año han sido sacrificados cincuenta carneros y una media hecatombe * de ganado, cuyas partes mas delicadas han sido presentadas como holocausto en mi mesa. Asi pues, para alimentarme en estos diez años, han sido inmoladas un millar de reses, sin contar con lo

* Asi llamaban los antiguos los cien bueyes sacrificados en los altares de sus Dioses.

que los bosques me han provisto. Añádanse muchos centenares de pescados grandes y algunos millares de pequeños que han sido privados de la vida para componer mis comidas.

« Con dificultad producirá una fanega de trigo bastante flor de harina para mi consumo de un mes; lo que hace unas ciento y veinte fanegas. ¡Cuantos toneles de cerveza, de vinos y otros licores se han sepultado en mi cuerpo, conducto miserable de tantos sólidos y líquidos alimenticios!

« Ahora bien, ¿qué es lo que yo he hecho por Dios ó por los hombres en todo este tiempo? ¡Que profusion de bienes para un ser indigno, para una vida inutil! Hasta el mas ruin de todos los entes que he devorado, ha llenado mejor que yo el fin para que fue creado: su destino era alimentar al hombre y asi lo ha hecho. Cada marisco, cada ostra

que he comido, cada grano de trigo que he molido han llenado su lugar en la escala de los seres con mas conveniencia y honor que yo. ¡O ignominiosa pérdida de vida y de tiempo! »

Anergo continuó sus reflexiones morales con una conviccion de razonamientos tan justos y tan severos, que á pesar de haber cumplido ya sus treinta años se sujetó él mismo á mudar enteramente de vida, abandonar la senda de sus extravagancias, y adquirir algunos conocimientos útiles. Vivió aun muchos años como hombre honrado y excelente cristiano, fue útil á su prójimo, en el senado ocupó el papel brillante de un buen patriota, murió en paz con su conciencia, y las lágrimas de sus conciudadanos regaron su sepulcro.

El mundo, que conocia toda la historia de su vida, quedó sorprendido de una mudanza tan completa, y consideró su

reforma como milagrosa : él mismo reconoció y adoró la mano de Dios, dándole gracias que de bruto que antes era le hubiese trasformado en hombre.

Pero semejante ejemplo es extraordinario, y verdaderamente casi se podria llamar *milagroso*. ¡Cuantos jóvenes de ambos sexos hay en este siglo corrompido, que del mismo modo pasan la vida en un completo ocio, sin que la reflexion de su situacion los decida á hacerse útiles!

Cuando doy con semejantes hombres, me vienen á la memoria ciertos versos de Horacio.

Nos numerus sumus, et fruges consumere nati.

. . . . . *Alcinoïque. . . . . juventus*
Cui pulchrum fuit in medios dormire dies, etc.
(Epist. 2. L. I.)

Nosotros, entre el vulgo confundidos,
A devorar el pan solo nacidos

Vivimos solamente
Como de Alcinoo la perdida gente
Que su lecho dejó, cuando ascendiera
El sol á la mitad de su carrera,
Y que con dulces cantos se atraia
El sueño que sus párpados huia.

Otros pasages de este poeta gentil se presentaban á mi memoria en las mismas ocasiones; uno de ellos pertenece á la primera sátira, y el otro á la primera epístola : ambos parecen presentar la vida como la sazon de los placeres de los sentidos.

. . . . . *Exacto contentus tempore vitæ*
Cedat uti conviva satur. . . . .

Lusisti satis, edisti satis, atque bibisti;
Tempus abire tibi.

« ¿ Quien es el hombre cuya vida cesa
Y la deja contento y satisfecho
Cual convidado la copiosa mesa?

—Baste de juegos, de banquetes baste,
Baste de copas, que tu tiempo vino
Y sobrados placeres ya gozaste. »

ADVERTENCIAS NECESARIAS A LOS QUE QUIEREN SER RICOS.

1736.

Las riquezas son solamente ventajosas por el uso que se hace de ellas.

Con seis doblones por año se puede disfrutar de un capital de ciento, siempre que se administren con tanta prudencia como honradez.

El que gasta inútilmente media peseta por dia, disipa infructuosamente mas de treinta y seis pesos fuertes por año, que es con corta diferencia lo que cuesta un capital de setecientos.

El que en la ociosidad pierde cada dia por media peseta de su tiempo, pierde la ventaja de servirse de una suma de mas

de doscientos treinta doblones sencillos todos los dias del año.

El que sin utilidad prodiga por cinco pesetas de su tiempo, las pierde tan á sabiendas como si las arrojase al mar.

El que pierde un peso fuerte no solamente le pierde, sino tambien todos los beneficios que hubiera podido producirle si le hubiese empleado en cualquiera especie de comercio; lo que puede montar á una suma considerable en el tiempo trascurrido desde la juventud hasta una edad avanzada.

Otro aviso: el que vende á crédito pide por el objeto que vende un precio equivalente al principal y al interes de su dinero, por el tiempo que de él debe estar privado; el que compra á crédito paga, pues, un interes por lo que compra; y el que paga al contante podria colocar este dinero á interes; de este modo, el que posee una cosa que ha com-

prado, paga un interes por el uso que de ella hace.

Sin embargo en las compras es mejor pagar al contante, porque el que vende á crédito estando persuadido que los malos pagadores le han de hacer perder un cinco por ciento, para cubrirse de esta pérdida, carga esto de mas en el precio de lo que vende.

El que compra á crédito paga su parte de este aumento; el que paga al contante se libra de ello, ó á lo menos puede librarse.

CONSEJOS A UN JÓVEN OPERARIO.

A mi amigo A. B.

1748.

Llevado del deseo de agradaros he extendido, para satisfaceros, los pensamientos siguientes, que tan útiles me han sido, y que pueden serlo igualmente á vos si los seguis.

Tened presente que el *tiempo* es dinero. El que pudiendo ganar con su trabajo dos pesos fuertes diarios se pasea ó está ocioso la mitad del dia, aunque mientras que se pasea ó está en la ociosidad no gaste sino tres reales, no es solamente esta cantidad la que debe calcular que ha desembolsado; ha gastado, ó mejor dicho, ha arrojado un peso fuerte de mas.

cha utilidad. Despues del trabajo y de la economía, lo que mas contribuye en el mundo á la prosperidad de un jóven, es la puntualidad y la honradez en sus tratos. Por esta razon no guardeis el dinero que habeis pedido prestado, una hora mas del momento en que hayais prometido devolverle, no sea que la falta de exactitud os cierre para siempre el bolsillo de vuestro amigo.

En cuanto á crédito las menores acciones deben observarse. El ruido de vuestro martillo, que á las cinco de la mañana, ó á las nueve de la noche resuena en el oido de vuestro acreedor, os le hace propicio por seis meses mas; pero si os ve en un billar, si oye vuestra voz en la taberna cuando debierais estar trabajando, á la mañana siguiente envia por su dinero, pidiéndole antes de poderle cobrar todo á la vez. En la observacion de estos pormenores manifestareis si vues-

tras obligaciones estan presentes á vuestra memoria; ellos os harán adquirir no solamente la reputacion de un hombre de bien y arreglado, sino tambien aumentarán vuestro crédito.

Guardaos de caer en el error de muchos que tienen crédito, es decir de considerar como vuestro todo lo que poseeis, y vivir bajo este principio. Para evitar este falso cálculo, tened en regla una cuenta exacta de lo que gastais y de lo que recibis. Si desde luego os tomais el trabajo de anotar hasta las cosas mas frívolas, experimentareis los buenos efectos, conocereis con que admirable rapidez una suma de pequeños gastos monta á una considerable, y os apercibireis de lo que habriais podido economizar anteriormente, y de lo que podreis economizar en lo venidero, sin demasiada violencia.

En fin el camino de la fortuna será, si

lo quereis, tan llano como la palma de la mano. Todo depende principalmente de dos palabras : *Trabajo* y *economía*, es decir no disipar ni el *tiempo* ni el *dinero*, pero haciendo de ambos el mejor uso que sea posible. Sin trabajo ni economía no hareis nada; con trabajo y economía hareis todo. El que gana todo cuanto puede ganar honradamente, y ahorra todo lo que gana, excepto los gastos necesarios, no puede dejar de *enriquecerse*, á menos que el ser que gobierna el mundo, y hácia el cual todos deben elevar sus ojos para obtener la bendicion de sus honrados esfuerzos, no haya determinado, en la sabiduría de su providencia, alterar el concierto admirable del universo.

UN ANTIGUO OPERARIO.

MEDIOS PARA TENER SIEMPRE DINERO EN EL BOLSILLO.

En un tiempo en que todos se quejan de la escasez del metálico, será un acto de bondad indicar á aquellos que no tienen mucho, el medio de proveer mejor sus bolsas. Quiero enseñarles el verdadero secreto de ganar dinero, el método infalible de llenar las bolsas vacías, y el de conservarlas siempre llenas. Todo el negocio estriba en la buena observacion de dos simples reglas.

He aquí la primera : Que la probidad y el trabajo sean vuestros constantes compañeros.

Segunda : Gastad un cuarto menos de lo que ganais.

Observando estas reglas, vuestra bolsa vacía no tardará en principiarse á henchir, cesando los clamores de la necesidad, la persecucion de los acreedores, la insoportable miseria, el hambre y la desnudez. Todo el emisferio brillará de un resplandor mas vivo, y la alegría rebosará en vuestro corazon. Apresuraos, pues, á adoptar estas reglas para ser mas dichosos. Separad de vuestro ánimo el soplo helado de la tristeza, y vivid independientes. Entonces sereis hombres y no ocultareis vuestro rostro á la vista del rico; no experimentareis el disgusto de reconoceros pequeños cuando los hijos de la Fortuna marchen á vuestra derecha; porque la independencia, con poco ó mucho, es una suerte feliz y os coloca al nivel con los mas orgullosos tachonados de placas y con el toison de oro. ¡Ah! sed prudentes; que el trabajo sea vuestro inseparable compañero desde

por la mañana, y que os acompañe hasta el momento en que por la noche os conduzca á un apacible sueño. Que la probidad sea como el alma de vuestra alma, y no olvideis jamas de conservar un cuarto despues de haber satisfecho todos vuestros gastos; de este modo llegareis al colmo de la felicidad, la independencia será vuestra coraza, vuestro escudo, vuestro casco y vuestra corona; entonces marchareis con la cabeza erguida, sin inclinarla en presencia de ociosos cortesanos, de seres degradados, ó de poderosos orgullosos envueltos en seda y bordados para disimular su nulidad. Ni tolerareis ninguna especie de insulto ni de afrenta, deslumbrados por la brillantez de los diamantes que adornan la mano del que os la ofrece.

LA CIENCIA

DEL

BUEN HOMBRE RICARDO,

Ó

EL CAMINO DE LA FORTUNA.

ADVERTENCIA.

La ciencia del buen hombre Ricardo es sin duda de todas las producciones de Franklin la mas conocida en Francia, donde se ha reimpreso muchas veces. En la presente edicion no se ha seguido literalmente ninguna de las antiguas traducciones francesas de este excelente escrito; pero han sido refundidas todas, y cuidadosamente corregidas sobre el

texto. El pasage siguiente extractado de las Memorias de Franklin, contiene sobre esta obra pormenores que ciertamente los lectores tendrán mucho gusto de conocer.

« En 1732 principié á publicar mi Almanaque bajo el nombre de *Ricardo Saunders:* le continué durante veinte y cinco años, y le llamaban comunmente *el Almanaque del buen hombre Ricardo.* Habiéndome esforzado á hacerle tan divertido como útil, obtuvo tal despacho, que me produjo un beneficio considerable: cada año vendia cerca de diez mil ejemplares. Viendo, pues, que era generalmente leido y que corria en toda la provincia, le consideré como un vehículo muy propio para propagar la instruccion en el pueblo que rara vez compraba otros libros. Asi pues, con sentencias proverbiales llené todos los pequeños espacios que se encontraban entre

los dias notables del calendario; escogiendo las mas propias á inspirar el amor al trabajo y á la economía, como el medio de llegar á la fortuna, y consiguientemente de fortalecer la virtud, porque es mas difícil al hombre que se halla en la necesidad, ser siempre honrado pues como dice el proverbio, *el saco vacio no puede tenerse derecho.* Reuní estos proverbios que contenian la experiencia de los siglos, y de las naciones, formando de ellos un discurso seguido que coloqué á la cabeza del Almanaque de 1757, como una arenga hecha por un prudente anciano que asistia á una almoneda. La reunion en un solo punto de todos estos preceptos que se hallaban esparcidos, los puso en posicion de producir una mas fuerte impresion. Habiendo sido universalmente aprobado este trozo, se copió en todos los diarios del continente Americano, y se reimprimió en Inglaterra

en papel de marca mayor, en forma de cartel. Se hicieron dos traducciones en Francia, y tanto los curas como las personas de título compraron un gran número de ejemplares para distribuirlos á sus feligreses, y á sus súbditos. Como en este escrito encargaba no hacer gastos inútiles en objetos superfluos de producciones extrangeras, muchas personas son de parecer que tuvo su parte de influencia para producir en Pensilvania la abundancia de moneda que se notó algunos años despues de su publicacion.

LA CIENCIA DEL BUEN HOMBRE RICARDO, Ó EL CAMINO DE LA FORTUNA.

AMIGO LECTOR,

He oido decir que nada causa tanto placer á un autor como ver sus obras citadas con consideracion por los escritores sabios. Rara vez me ha sucedido gozar de este gusto, porque aun cuando puedo decir sin vanidad que despues de un cuarto de siglo me he adquirido anualmente un nombre distinguido entre los autores (de almanaques), poquísimas veces me ha sucedido, é ignoro la causa, que mis colegas, en el mismo género de escritos, me hayan honrado con el menor elogio, ni tampoco que ningun autor haya hecho de mí la me-

nor mencion; de manera que á no ser por la pequeña utilidad efectiva que he tenido de mis producciones, la escasez de aplausos me habria enteramente desanimado.

Al fin he inferido que el mejor juez de mi mérito era el pueblo, pues compraba mi almanaque, y con tanta mayor razon lo he creido asi cuanto viviendo entre las gentes sin ser conocido, he oido muchas veces repetir por este, ó por aquel, alguno de mis adagios, añadiendo al fin: *como dice el buen hombre Ricardo.* Al mismo tiempo que esto me ha lisonjeado me ha probado que no solamente se atendian mis lecciones, sino tambien que se tenia alguna consideracion por mi autoridad; y confieso que para excitar mas las gentes á acordarse de mis máximas y repetirlas, me ha sucedido algunas veces citarme yo mismo con el tono mas grave. En virtud de lo dicho, juzga, amigo lec-

tor, cuan satisfactoria debe haberme sido la siguiente aventura.

Hallábame el otro dia á caballo en un lugar donde se habia reunido mucha gente con motivo de una venta pública, y mientras que llegaba la hora, la concurrencia se entretenia en hablar sobre los malos tiempos. Uno de los concurrentes dirigiendo la palabra á un personage, cuya cabeza era como un copo de nieve, y que estaba decentemente vestido, le dijo : «¿Y Vm., padre Abrahan, « que es lo que piensa de estos tiempos? « ¿No es Vm. de parecer que lo gravoso « de las imposiciones concluirá por tras- « tornar este pais de alto á bajo ? por- « que ¿cómo se ha de hacer para pagar- « las? ¿Qué partido se habria de tomar « en este asunto ? » El padre Abrahan quedó algun tiempo pensativo, y al fin le replicó : « Si Vm. quiere saber mi modo de pensar voy á decírselo en

breves razones : *porque al buen entendedor pocas palabras. No es la cantidad de voces que llena la medida :* como dice el buen hombre Ricardo. Todos los presentes suplicaron al padre Abrahan que hablase, y habiéndose agolpado todos á su alrededor les hizo el siguiente discurso :

« Mis queridos amigos y buenos vecinos, es cierto que los impuestos son muy pesados; con todo si no hubiésemos de pagar mas que los que el gobierno nos pide, podríamos lisonjearnos de poderlos satisfacer con mas comodidad; pero hay otros muchos que son aun mas onerosos. Por ejemplo, nuestra pereza nos lleva casi el duplo que el gobierno, nuestro orgullo el triple, y nuestra inconsideracion el cuádruplo. Estas imposiciones son de tal naturaleza, que es imposible á los comisionados disminuir su peso, ni librarnos de él. Sin embargo,

aun podemos esperar algun remedio si queremos seguir un buen consejo; porque como dice el buen hombre Ricardo en su almanaque de 1733 : *Dios dice al hombre, ayudate y te ayudaré.*

I. « Si existiese un gobierno que obligase los vasallos á emplear regularmente la décima parte de su tiempo para su servicio, no hay duda que hallarian esta condicion demasiado dura; pero la mayor parte de nosotros estamos impuestos por nuestra pereza de un modo aun mas tiránico : porque si se cuenta el tiempo que se pasa en una ociosidad absoluta, es decir, sin hacer nada, ó en disipaciones que no producen nada, conocerán Vms. que digo la pura verdad. La *ociosidad*, dice el buen hombre Ricardo, *es como el robin, que come mucho mas que el trabajo : la llave que se usa continuamente está siempre lustrosa.* Pero *si amas la vida*, dice tambien el buen hombre Ricardo,

no prodigues el tiempo, que es la tela de que está hecha. ¡Cuanto tiempo mas del necesario no damos al sueño! Olvidamos que *la zorra que duerme no caza gallinas*, y que *sobrado tiempo habrá para dormir cuando se esté en el ataud.* Si el tiempo es el mas precioso de todos los bienes, *la pérdida del tiempo*, como dice el buen hombre Ricardo, *debe ser tambien la mayor de todas las prodigalidades, puesto que*, como dice en otra parte, *el tiempo perdido no se vuelve á hallar jamas, y lo que llamamos* BASTANTE TIEMPO *es siempre demasiado corto.* Animo pues, y obremos mientras podemos. Con la actividad haremos mucho mas con menos pena. *La pereza hace que todo sea difícil; el trabajo hace todo fácil; el que se levanta tarde se agita todo el dia, y apenas principia sus negocios cuando ya le anochece. La pereza marcha con tanta lentitud que la pobreza no tarda en alcanzarla. Haz* marchar tus asun-

tos antes que ellos te espoleen. Acostarse temprano y levantarse bien de mañana, agencia salud, fortuna y sabiduria.

« ¿Qué significan los deseos y las esperanzas de tiempos mas dichosos? Nosotros haremos los tiempos mas felices si sabemos obrar. *El trabajo*, como dice el buen hombre Ricardo, *no tiene necesidad de deseos. El que vive de esperanzas se expone á morir de hambre : sin trabajo no hay beneficio.* Es menester que me sirva de mis manos porque no tengo tierras, ó si las tengo estan sobrecargadas de impuestos; y como dice el buen hombre Ricardo, *un oficio vale una hacienda; una profesion es una propiedad que produce honor y provecho.* Pero es menester trabajar en su oficio, y seguir su profesion; de otro modo ni la propiedad ni el empleo nos ayudarán á pagar nuestros impuestos. El que es laborioso no tiene que temer la escasez, porque *el hambre pasa por*

delante de la casa del hombre laborioso, pero no se atreve á entrar en ella. Tampoco entrarán los comisionados y los alguaciles, porque *el trabajo paga las deudas, y la desesperacion las aumenta.* No es necesario hallar tesoros, ni ricos parientes que os hagan sus legatarios. *La actividad,* como dice el buen hombre Ricardo, *es la madre de la prosperidad, y Dios no rehusa nada al trabajo. Labrad mientras que el perezoso duerme, y tendreis trigo para vender y guardar.* Labrad durante todos los instantes que llamais *hoy,* por que no sabeis los obstáculos que podrán sobrevenir *mañana.* Por eso ha dicho el buen hombre Ricardo : *mas vale un pájaro en mano que ciento volando.* Y tambien : *lo que se puede hacer hoy no quede para mañana.* Si sirviereis á un buen amo ¿no os avergonzariais que os hallase con los brazos cruzados? —¿Pero no sois vosotros vuestros mismos amos? — Ruborizaos pues,

de sorprenderos vosotros mismos en la ociosidad, cuando tanto teneis que hacer para vosotros, para vuestras famllias, para vuestra patria, y para vuestro gobierno. Levantaos, pues, desde el amanecer; *que el sol al mirar la tierra no diga: he allí un holgazan que duerme.* Nada de dilaciones, coged vuestros instrumentos, y acordaos como dice el buen hombre Ricardo, que *gato con guantes no caza ratones.* —Pero me direis que hay mucho que hacer, y que careceis de fuerzas. — Eso puede ser muy bien; pero tened voluntad y perseverancia, y vereis maravillas. Porque, como dice el buen hombre Ricardo en su almanaque, de cuyo año no me acuerdo: *una gota continua de agua taladra el marmol. Contra el trabajo y la paciencia no hay imposibles, y con golpecitos repetidos se corta una gruesa encina.*

« Me parece oir alguno de vosotros que me dice: — « ¿ Pues qué, no se

han de tener algunos momentos de descanso? » — A eso, amigo mio, os responderé con lo que dice el buen hombre Ricardo : *Emplead bien vuestro tiempo si quereis merecer el reposo, y no perdais una hora, pues que no estais seguro de un minuto.*

El tiempo de descanso puede emplearse en alguna cosa útil. Solamente el hombre activo puede procurarse esta especie de descanso que jamas el perezoso podrá obtener. *La vida tranquila*, como dice el buen hombre Ricardo, *y la vida ociosa, son dos cosas muy diferentes.* ¿Creeis acaso que la holgazanería os procurará mas placer que el trabajo? Os engañais : porque como aun dice el buen hombre Ricardo : *la pereza engendra cuidados, y el ocio sin necesidad produce penas intolerables. Muchas gentes quisieran vivir sin trabajar, debiéndolo esto á su ingenio; pero dan al traves por falta de fondo.* Al contrario, el

trabajo lleva tras sí las comodidades, la abundancia, y la consideracion. *El placer va en busca de los que le huyen. La hiladora vigilante jamas carece de camisa. Despues que tengo un ganado y una vaca, todos me dan los buenos dias*, como dice el buen hombre Ricardo.

II. « Pero independientemente del amor del trabajo es menester tambien tener constancia, resolucion, y cuidado; es necesario ver sus negocios con sus mismos ojos, y no confiarse demasiado á los demas. Pues como dice el buen hombre Ricardo, *jamas he visto que un árbol que se trasplanta á cada instante, y una familia que con frecuencia muda de casa prosperen tanto como los que tienen estabilidad.* Y en otra parte : *tres mudanzas casa equivalen á un incendio. Guardad vuestra tienda, y vuestra tienda os guardará. El que quiera hacer bien sus asuntos que los haga por sí mismo, el que no quiere*

que esten bien hechos que dé á otro el encargo. Para que el labrador prospere es menester que él mismo conduzca el arado. El ojo del amo engorda al caballo. Mas perjuicios causa la falta de cuidados que la falta de saber. El que no vigila los obreros, entrega su bolsa á su discrecion. La demasiada confianza en los otros es là ruina de muchas gentes; porque como dice el almanaque, *en los asuntos de este mundo lo que salva no es la fe, sino el no tener ninguna.* Los cuidados que uno mismo tiene son siempre provechosos; porque, *el saber es para el hombre estudioso, y las riquezas para el hombre vigilante; lo mismo que el poder es para los valientes, y el cielo para los virtuosos. Si quereis tener un criado fiel y que merezca todo vuestro cariño, servios vos mismo.* El buen hombre Ricardo aconseja la circunspeccion y el cuidado, aun en aquellas cosas de la menor importancia, porque muchas veces

sucede que una leve negligencia produce un gran mal. *Por falta de un clavo*, dice, *se pierde una herradura; por falta de una herradura, se pierde un caballo; y por falta de un caballo se pierde el mismo ginete, porque su enemigo le alcanza y le mata; y todo ha sido por no haber hecho atencion á el clavo de la herradura.*

III. « Basta lo dicho, amigos mios, relativamente al trabajo y al cuidado que se debe tener de sus propios asuntos; pero á mas de esto tambien debemos ser económicos, si queremos que nuestro trabajo prospere. Un hombre que no sabe economizar á medida que gana, morirá sin tener un maravedí despues de haber estado toda su vida pegado al trabajo. *Cuanto mas sustanciosa es la comida*, dice el buen hombre Ricardo, *tanto mas flaco es el testamento. Muchas fortunas se disipan á medida que se ganan desde que las mugeres han abandonado la rueca y la calceta, por la mesa*

del te, y los hombres la hacha y el martillo, por el ponche. Si quereis ser ricos, dice en otro almanaque, *no aprendais solamente á saber como se gana, sino tambien como se economiza. Las Indias no han enriquecido á los Españoles, porque los gastos de estos han sido mas considerables que sus utilidades.*

«Renunciad, pues, á vuestras costosas locuras, y os quejareis menos de la dureza de los tiempos, de lo gravoso de los impuestos y de los gastos de vuestras casas. Porque como dice el buen hombre Ricardo, *el vino, las mugeres, el juego y la mala fe disminuyen la fortuna y aumentan las necesidades.* Es mas costoso *alimentar un vicio, que criar dos hijos.* Creeis sin duda que un poco de te, un poco de ponche una ú otra vez, una mesa un poco mas delicada, unos vestidos un poco mejores, y una francachela de tiempo en tiempo, no son objetos de grande importancia; pues

acordaos de lo que dice el buen hombre Ricardo : *de muchas gotas de cera se hace un cirio pascual.* Estad alerta contra los pequeños gastos : *una pequeñita via de agua basta para sumergir un grande navio. La delicadeza del gusto conduce á la mendicidad. Los locos dan festines, y los sabios son los convidados.*

« Todos estais aquí reunidos para una venta de curiosidades y baratijas de gran valor. Las llamais *bienes,* pero si no teneis cuidado tal vez se convertirán en *males* para algunos de vosotros. Creeis que estos objetos serán vendidos á vil precio, pero quizá seran pagados mucho mas de lo que costaron, y si de ellos no teneis necesidad por muy baratos que los compreis siempre resultarán demasiado caros. Acordaos que el buen hombre Ricardo dice : *El que compra lo superfluo, pronto vende lo necesario. Antes de hacer una buena compra piénsalo bien.* Sin duda

el buen hombre Ricardo es de opinion que muchas veces una buena compra solamente lo es en apariencia, porque coartando vuestros negocios os acarrea mas perjuicios que utilidades. Me acuerdo que en otra parte dice : *He visto muchas gentes arruinadas por haber hecho buenas compras. Es una locura emplear su dinero en comprar un arrepentimiento.* Sin embargo es una locura que se hace todos los dias en las ventas, por no acordarse del almanaque. *El sabio*, dice Ricardo, *aprende en cabeza agena; rara vez los locos escarmientan en sus propias desgracias :* FELIX QUEM FACIUNT ALIENA PERICULA CAUTUM. Yo conozco alguno que para adornar sus hombros ha hecho ayunar su vientre, y hasta casi del pan ha privado á su familia. *Las telas de seda, las de oro y plata y los terciopelos*, dice el buen hombre Ricardo, *apagan el fuego de la cocina.* Lejos de ser objetos necesarios para la vida,

apenas se les puede encontrar una remota utilidad; pero basta que brillen á la vista para que se desee poseerlos. Asi es como las necesidades facticias del género humano se han hecho mas numerosas que las naturales. *Para cada persona verdaderamente pobre*, dice el buen hombre Ricardo, *hay cien indigentes*. Por estas y otras extravagancias semejantes, muchas familias decentes estan reducidas á la mendicidad, y se ven forzadas á implorar el socorro de los que antes despreciaban, pero que han sabido sostenerse con el trabajo y la economía. Esto prueba lo que con razon dice el buen hombre Ricardo, *que un payo en pie, es mas grande que un hidalgo de rodillas*. Tal vez los que mas se quejan, habrán heredado una buena fortuna; pero no conociendo como la habian adquirido se dijeron á sí mismos: « Es de dia y jamas será noche. Este gasto es insignificante para una for-

tuna como la mia. » — *Los niños y los locos*, como dice muy bien el buen hombre Ricardo, *se imaginan que veinte pesetas y veinte años jamas se acaban.* El que saca continuamente del saco y no lo reemplaza, pronto le ve el fin; y entonces, como dice el buen hombre Ricardo, *cuando el pozo está seco se conoce lo que el agua vale.* Esta verdad la habrian conocido antes si hubiesen querido consultarle. ¿Quereis saber, amigos mios, lo que vale el dinero? Id y pedid prestado; *el que va á pedir que le presten va en busca de una mortificacion.* Lo mismo sucede á los que prestan á ciertas gentes, cuando van á reclamarles su dinero. Mas no es esta la cuestion de que nos ocupamos.

« El buen hombre Ricardo, á propósito de lo que poco hace estaba yo diciendo, nos previene juiciosamente que *la vanidad de los adornos es una verdadera maldicion.* Antes de consultar vuestro ca-

pricho, consultad vuestra bolsa. *La vanidad es un mendigo que pide con tanta instancia como la necesidad, pero que es mucho mas insaciable.* Si comprareis una cosa bonita, necesitaréis otras diez para completar el surtido; pero como dice el buen Ricardo, *es mas fácil reprimir el primer capricho, que satisfacer todos los que despues son sus consecuencias.* El pobre que quiere imitar al rico, es tan loco como la rana que se inflaba para igualar al buey. *Los grandes navios pueden engolfarse; pero los barquichuelos no deben alejarse de la costa.* Las locuras de esta especie no tardan en recibir el condigno castigo; porque como dice el buen hombre Ricardo, *el orgullo que come vanidad, cena desprecio. Si el orgullo desayuna con la abundancia, come con la pobreza, y cena con la vergüenza.* ¿Qué resulta al fin de esta vanidad de figurar, de ese delirio que tantos riesgos y penas cuesta? Lejos de

conservar la salud, suavizar los males, y aumentar el mérito personal, excita la envidia, y precipita la ruina de las fortunas. *¿Qué es una mariposa? Es cuando mas un insecto vestido, pues eso mismo es un petimetre.*

« ¡Qué locura endeudarse por semejantes superfluidades! En esta venta, amigos mios, nos ofrecen seis meses de crédito, y tal vez esta ventaja es la que ha traido aquí á alguno de nosotros, porque no teniendo dinero efectivo esperamos satisfacer nuestro capricho sin desembolsar nada. Pero, ¡ay! ¿pensais bien en lo que haceis cuando os empeñais? Dais derechos á otro sobre vuestra libertad. Si no podeis pagar al término señalado, os avergonzareis á la vista de vuestro acreedor; estareis llenos de temores al hablarle; os humillareis á dar miserables excusas; poco á poco perdereis vuestra franqueza, y concluireis por

deshonraros con mentiras conocidas y despreciables. Porque, como dice el buen Ricardo, *el segundo vicio es mentir, el primero empeñarse. La mentira monta en las ancas de la deuda.* Un hombre que ha nacido libre jamas debe avergonzarse ni temer de hablar á su semejante, ni de mirarle la cara : pero muchas veces la pobreza debilita el valor y la virtud. *Difícil es,* dice el buen hombre Ricardo, *que un saco vacio se tenga derecho.* ¿Y qué pensariais de aquel príncipe ó gobierno que por un edicto os prohibiese vestiros como las personas de distincion, so pena de encarcelamiento ó de esclavitud? — ¿No diriais que habeis nacido libres, que teneis derecho de vestiros á vuestro gusto, que semejante edicto era un atentado formal contra vuestros privilegios, y que el gobierno era tiránico? — Y sin embargo vosotros mismos os someteis á una tiranía semejante cuando contraeis deu-

das para vestiros asi. Vuestro acreedor tiene derecho, si le acomoda, de privaros de la libertad confinándoos por el resto de vuestros dias á una cárcel, ó vendiéndoos como esclavo si no os encontrais en disposicion de pagarle. Cuando hicisteis la compra tal vez no pensabais en el pago; pero los *acreedores*, como dice nuestro buen hombre Ricardo, *tienen mejor memoria que los deudores. Los acreedores son una secta supersticiosa, y grandes observadores de todas las épocas del calendario.* El dia del plazo llega antes que penseis en ello, y la demanda se os hace sin que esteis preparados á satisfacerla, ó si pensais en vuestra deuda, el término que desde luego parecia tan largo, al acercarse os parecerá sumamente corto: creereis que el Tiempo ha puesto alas á sus talones asi como las tiene en los hombros. *La cuaresma es muy corta*, dice el buen Ricardo, *para los que deben*

pagar en Pascua. El que pide prestado es esclavo del que presta, y el deudor del acreedor; ¡horrorizaos de esta cadena! conservad vuestra libertad y mantened vuestra independencia; sed laboriosos y libres; sed económicos é independientes. Tal vez os creeis en este momento en un estado de opulencia que os permite satisfacer impunemente algun antojo; pero ahorrad para el tiempo de la vejez y de la necesidad mientras que lo podeis. *El sol de la mañana no dura todo el dia.* La ganancia es incierta y pasagera, pero el gasto será tan continuo y cierto como la duracion de toda vuestra vida. *Es mas fácil hacer dos chimeneas,* dice el buen hombre Ricardo, *que tener una siempre con fuego; acostaos mas bien sin cenar antes que levantaros con deudas. Ganad lo que podais, y guardad vuestra ganancia: he aqui el verdadero secreto de convertir vuestro plomo en oro;* y cuando poseais

esta piedra filosofal, estad seguros que ya no os quejaréis del rigor de los tiempos, ni de la dificultad de pagar los impuestos.

« IV Esta doctrina, amigos mios, es la de la razon y de la sabiduría. Sin embargo no creais confiaros únicamente en vuestro trabajo, en vuestra economía y en vuestra prudencia. Es cierto que estas calidades son muy excelentes, pero os serán enteramente inútiles sin la bendicion del cielo. Pedid, pues, humildemente esta bendicion; no dejeis de ser caritativos para con aquellos que por ahora son pobres; consoladlos y socorredlos. Acordaos que Job estuvo en la miseria, pero que despues fue feliz.

« Me contentaré con añadiros que *en la escuela de la experiencia las lecciones cuestan caras; pero solamente en ella se corrigen los insensatos,* como lo dice el buen hombre Ricardo; y aun no hacen

grandes progresos; porque como dice, y con razon, *se puede dar un buen consejo, pero no el buen juicio.* Con todo eso tened presente que *el que no admite consejos no puede ser socorrido;* porque como dice el buen hombre Ricardo, *si no quereis escuchar la razon, ella no dejará de hacerse conocer.*

Asi concluyó su arenga el viejo Abrahan. Su discurso fue oido y sus máximas aprobadas; pero muy pronto se hizo todo lo contrario, como regularmente sucede despues de los mejores sermones: la venta se principió, cada uno compró del modo mas extravagante, á pesar de todas las advertencias del predicador y de los temores que tenian los concurrentes de no poder pagar las imposiciones. Ví que el buen hombre habia leido cuidadosamente mis almanaques, y coordinado todo cuanto yo habia dicho sobre estas materias durante veinte y cinco

años. Las frecuentes citas que habia hecho, habrian fastidiado á cualquiera otra persona; pero mi amor propio no dejó de engreirse sobremanera, aun cuando yo supiese muy bien que de toda la sabiduría que me atribuian, apenas la décima parte me era propia, pues que la habia recogido espigando en el campo de la experiencia de todos los siglos y de todas las naciones. Sea lo que fuere, resolví aprovechar de este eco para corregirme; y aunque iba con ánimo de comprar tela para hacerme un vestido nuevo, me marché con propósito de hacer que aun me durase el viejo. Amigo lector, si puedes imitarme ganarás tanto como.

RICARDO SAUNDERS.

EL PITO *.

La descripcion que Vm. hace del paraiso y los planes para vivir en él, me han causado mucho gusto. Tambien yo apruebo su conclusion, que mientras habitemos este miserable mundo, es menester sacar de él todo el partido posible. Segun mi sentir pudiéramos muy bien sacar mucha mas utilidad y sufrir mucho menos, solamente con que tuviésemos cuidado de *no pagar demasiado caro nuestros pitos;* porque me parece, que la mayor parte de los desgraciados que hay en el mundo,

* Extracto de una carta escrita de Passy, el 10 de noviembre de 1779, á la señora Brillon, y traducida en frances por Franklin.

lo son por haber descuidado esta precaucion.

¿Qué significa todo eso? me preguntará Vm. Como sé que las historias no le desagradan, le suplico me disimule le refiera una que me sucedió. Cuando yo no tenia mas de cinco ó seis años, un dia de fiesta mis amigos me llenaron de monedas el bolsillo. Sin detenerme me encaminé á una tienda donde se vendian juguetes, pero habiendo hallado al paso un muchacho que tenia un pito cuyo sonido me agradó mucho, le ofrecí y dí por él, con el mayor placer, todo mi dinero. De vuelta á casa no hacia mas que pitar, muy satisfecho de mi compra, de modo que atolondraba toda la familia. Mis hermanos, mis hermanas y mis primas informados de lo que aquel maldito ruido me habia costado, me dijeron le habia pagado diez veces mas de lo que valia, designándome otros muchos juguetes que

habria podido comprar con lo restante del dinero si hubiese sido mas cauto. Tanto se burlaron de mi tontería que lloré de despecho, y las reflexiones que hice me causaron mas pena que gusto me habia dado el pito.

Esta ocurrencia se quedó tan grabada en mi memoria, que no dejó de serme bastante útil en lo sucesivo, porque siempre que me daban tentaciones de comprar alguna cosa que no me hacia falta, me decia á mi mismo, *no sea que dé demasiado por el pito;* y guardaba mi dinero.

Cuando despues he frecuentado la sociedad, he observado las acciones de los hombres, y me he apercibido que muchos *pagaban el pito demasiado caro.*

He visto alguno que ambicionando los favores de la corte, perdia en las antesalas su tranquilidad, su libertad, su virtud y hasta sus verdaderos amigos para obtener una pequeña distincion, *este hombre*

me he dicho á mí mismo, *da mucho por su pito.*

Otro, que ansioso de popularidad, y que para obtenerla se ocupaba continuamente de asuntos públicos, abandonando los suyos propios, y que su negligencia le acarreaba su ruina, sin duda: *mucho, mucho paga este el pito.*

Al ver que un avaro, despreciando las comodidades de la vida, se privaba de ser útil á su prójimo, y renunciaba las dulzuras de la amistad, y la estimacion de sus compatriotas, por poseer un pedazo de metal amarillo: *¡Pobre hombre,* he dicho, *cuan caro pagas tu pito!*

Cuando he dado con un hombre que por entregarse á los placeres, sacrificaba toda laudable perfeccion de su entendimiento y toda mejora de su estado, á los deleites del sentido puramente corporal, destruyendo su salud, he exclamado: ¡Hombre engañado que te procuras pe-

nas en vez de placeres, *demasiado caro pagas tu pito!*

Si he visto otro cuya debilidad consistia en tener ricos vestidos, hermosa casa, preciosos muebles, brillantes carrozas, sin que sus medios pudiesen soportar todo este tren, y que para sostenerle contraía deudas, que al fin daban con él en una carcel: ¡Infeliz! decia yo, *¡y como ha pagado caro su pito!*

La vista de una hermosa jóven, de un carácter amable y dócil, casada con un hombre adusto y brutal, que continuamente la maltrataba: ¡Lástima es exclamaba, que haya *pagado tan caro su pito!*

En fin he llegado á convencerme que la mayor parte de las desgracias de los hombres proceden de no apreciar las cosas en su justo valor, y de *pagar demasiado caros sus pitos.*

Esto no obstante conozco que debo

compadecerme de estas gentes desgraciadas cuando considero que á pesar de toda la prudencia de que me vanaglorio, hay en este mundo ciertas cosas tan seductoras (como por ejemplo las manzanas del rey Juan, que felizmente no estan de venta) que si se vendiesen públicamente al mayor postor, tal vez sin dificultad me arruinaria por adquirirlas, y de este modo habria aun pagado por segunda vez *demasiado caro mi pito.*

PETICION DE LA MANO IZQUIERDA A LOS SUPERINTENDENTES DE LA EDUCACION.

Dirijome á todos los amigos de la juventud para suplicarles que echen una mirada compasiva sobre mi desgraciada suerte, á fin de destruir las preocupaciones de que soy víctima. Somos dos hermanas : los ojos de una persona no son mas parecidos que nosotras; y jamas vivirian en mejor armonía que mi hermana y yo si no fuese por la parcialidad de nuestros padres, que hacen entre nosotras las mas injuriosas distinciones. Desde mi infancia me han acostumbrado á considerar á mi hermana como de un rango superior al mio. Me han dejado crecer sin darme la menor instruccion, mientras que para su educacion nada se ha omitido. Ha tenido maestros que la han en-

señado á escribir, dibujar, tocar varios instrumentos y otras muchas habilidades; mientras que á mí me reprendian severamente si por casualidad tomaba un lapicero, una pluma ó una aguja, y mas de una vez me han castigado por desmañada y falta de modales. Es verdad que mi hermana se ha dignado, en algunas ocasiones, asociarme á ella; pero siempre que lo ha hecho se ha apoderado de la suprema direccion, no sirviéndose de mí sino por necesidad, ó para hacerme figurar de un modo que le fuese á ella ventajoso.

No crean Vms., Señores, que la vanidad dicta mis quejas. No; mis pesares tienen otra causa mucho mas grave. Acostumbra nuestra familia el hacer recaer sobre mi hermana y sobre mí, todos los cuidados necesarios á la subsistencia : pero si la gota, el romatismo, los dolores y otros varios achaques á que (entre nosotros sea dicho) está sujeta mi

hermana la atacasen, ¿cuál será la suerte de toda nuestra pobre familia? ¿No seria entonces un motivo de amargo pesar para nuestros padres haber hecho una distincion tan grande entre dos hermanas tan perfectamente iguales? ¡Ay! habremos de perecer de miseria : y quien lo imaginara, me encontraré en la imposibilidad de poder garrapatear una humilde peticion para solicitar algunos socorros, pues para hacer el presente memorial he tenido que valerme de una mano extraña.

Dígnense Vms., Señores, manifestar á mis padres toda la injusticia de una ternura exclusiva, y la necesidad de distribuir con igualdad sus cuidados y su afecto entre todos sus hijos.

Soy con el mas profundo respeto,

SEÑORES,

De Vms. muy humilde servidora,

LA MANO IZQUIERDA.

DESCUBRIMIENTO ECONOMICO *.

Señores, puesto que con frecuencia nos comunican ustedes descubrimientos nuevos, permítanme tambien que yo les comunique uno del que soy autor : creo puede ser de grandísima utilidad.

Hallándome pocas noches ha en una grande sociedad en cierta casa donde se hacia prueba de las nuevas lámparas de los señores Quinquet y Lange, todos los circunstantes admiraban la vivacidad de su luz pero la cuestion principal era saber si en proporcion de su luz consumian mas aceite que las lámparas ordinarias, por-

* Este trozo escrito en frances por el autor, se insertó en el *Diario de Paris* del 26 abril 1784.

que en este caso no resultaba ninguna economía. Ninguno de la sociedad pudo dar una solucion satisfactoria sobre un asunto que tanto importaba aclarar para disminuir, decian, si era posible, el número de luces en las habitaciones, en un tiempo en que todos los demas artículos de gastos domésticos se aumentan diariamente de un modo considerable.

Este deseo de disminuir gastos me agradó mucho, porque yo amo extraordinariamente la economía.

Volví á casa y me acosté á las tres de la mañana con la imaginacion preocupada del asunto que se habia ventilado. Serian las seis, cuando un gran golpe que dieron sobre mi alcoba me dispertó despavorido, pero cual fue, señores, mi admiracion al ver mi cuarto enteramente claro. Como estaba aun medio dormido, creí desde luego que habian encendido en él por lo menos una media docena de

las lámparas del señor Quinquet; pero despues de haberme estregado bien los ojos ví distintamente que la claridad entraba por las ventanas. Corrí á ellas para ver de donde procedia y noté que en aquel mismo momento el sol principiaba á salir del horizonte, de donde despedia sus refulgentes rayos en mi aposento, cuyas ventanas habia dejado mi criado olvidadas sin cerrar. Miré mis relojes, que son muy buenos, y ví que no eran mas de las seis, pero pareciéndome cosa extraordinaria que el sol hubiese salido tan temprano, fuí á consultar mi almanaque, y encontré que efectivamente aquel dia su nacimiento estaba indicado para las seis en punto. Quise profundizar filosóficamente el asunto y hallé que este brillante astro continuaria apareciendo cada dia mas de mañana hasta fines de junio; sin que en ningun dia del año retardase su salida despues de las ocho. No hay duda,

señores mios, que muchas personas de ambos sexos que leen el diario de ustedes, jamas han visto el sol, como á mí me sucedia, antes de las once ó del mediodia, y que muchas de ellas rara vez leen la parte astronómica del almanaque de la corte; por lo que estoy firmemente persuadido que dichas personas se quedarán tan admiradas al saber que el sol sale tan temprano, como yo mismo me quedé cuando lo ví. Tampoco lo estarán menos al oirme asegurar que *este astro alumbra toda la tierra desde el mismo momento que sale;* pero piensen lo que quieran yo tengo la prueba del hecho, no me queda la menor duda, soy testigo ocular de lo que digo, y tambien que habiendo repetido la misma observacion los tres dias siguientes, he visto que los resultados siempre han sido los mismos.

Sin embargo diré á ustedes que cuando he manifestado mi descubrimiento á la

sociedad, he conocido del modo mas evidente en los semblantes y gestos de muchas personas que, aunque por política no me desmentian, quedaban en la duda de la verdad del hecho.

Esta ocurrencia me indujo á reflexiones muy serias, que creo muy importante exponer. He considerado, pues, que sin el accidente que aquel dia me despertó tan de mañana, habria dormido unas seis horas mas mientras que el sol alumbraba la tierra, y por consiguiente vivido seis horas mas con alumbrado artificial; y como semejante medio de proporcionarse la luz es mucho mas costoso que el primero, mi aficion á la economía me ha sugerido el poner en ejecucion lo poco que sé de aritmética para formar algunos cálculos de esta especie, y remitirlos á ustedes; observándoles al mismo tiempo que el grande mérito de una invencion es su utilidad, y que un descu-

brimiento del que no se puede hacer ningun uso no vale nada.

Tomo por base de mi cálculo la suposicion de que hay en Paris cien mil familias que unas con otras consumen cada una durante la noche media libra de velas de cera ó de cebo por hora. Me parece que este cálculo es moderado, porque si algunas consumen menos, tambien hay un número considerable que gastan mucho mas. Esto supuesto, cuento unas siete horas por dia durante las cuales estamos acostados aunque el sol esté alumbrando; porque durante seis meses el sol sale entre las seis y las ocho de la mañana, y en las veinte y cuatro horas del dia nos alumbramos cerca de siete con velas de una y otra especie. Estos dos hechos me presentan las deducciones siguientes:

Los seis meses desde el 20 de marzo hasta el 20 de setiembre me dan ciento ochenta y tres noches. Multiplico este nú-

mero por siete para tener el número de horas durante las cuales consumimos ya sean velas de cera ya de cebo, y resultan mil doscientas ochenta y una. Multiplico esta cantidad por cien mil, que es el número de las familias, y me producen ciento veinte y ocho millones y cien mil horas de consumo. Suponiendo, como ya lo he dicho, que cada familia gasta por hora media libra de velas de cera ó de cebo, resultarán sesenta y cuatro millones y cincuenta mil libras de cera ó de cebo que se consumen en Paris; que poniéndolas unas con otras al precio de 6 reales la libra, producen un gasto anual de trescientos ochenta y cuatro millones y trescientos mil reales empleados en cera ó cebo: enorme suma que la ciudad de Paris podria ahorrarse si, solamente durante los seis meses de verano, se sirviese de la luz del sol, en vez de la que produce la artificial. Hé aquí, señores, el descubri-

miento que anuncio y la reforma que propongo.

Sé muy bien me objetarán que el apego que se tiene á las antiguas costumbres es un obstáculo invencible á la adopcion de mi plan; que será mas qué difícil que muchas personas se resuelvan á levantarse antes de las once ó del mediodia, y que por consiguiente mi descubrimiento quedará impracticable; pero á esto responderé que *es menester no desesperar en las empresas aun las mas arduas.* Creo que todas las personas razonables, que leyendo esta carta sepan por ella, que cuando el sol sale es ya de dia, se decidirán dócilmente á levantarse con él; en cuanto á las demas, para hacerlas entrar en la misma ruta, propongo al gobierno que forme los reglamentos siguientes:

1° Poner un impuesto de cien reales de vellon sobre cada ventana que tenga pos-

tigos que impidan entrar la luz en el cuarto desde el momento que el sol sale.

2° Establecer, para el consumo de la cera y de las velas de cebo en Paris, la misma ley saludable de policía que se ha hecho para disminuir el consumo de la leña durante el invierno último; poner guardas en todas las tiendas de los cereros y fabricantes de velas, y no permitir vendan á cada familia mas de una libra de velas por semana.

3° Mandar repicar todas las campanas de las iglesias al salir el sol; y si esto no fuese suficiente, hacer tirar un cañonazo en cada calle, para que los perezosos abran los ojos sobre sus verdaderos intereses.

La grande dificultad estriba en los dos ó tres primeros dias, porque despues este nuevo género de vida será tan natural y tan cómodo como es irregular el en que vivimos, *pues solamente el primer paso es el que cuesta.* Obligad á un hombre á le-

vantarse á las cuatro de la mañana, y es mas que probable se acueste de muy buena gana á las ocho de la noche, y que despues de haber dormido ocho horas, se levante sin pena á las cuatro de la mañana del dia siguiente.

El ahorro de 384,300,000 reales que se gastan en velas de cebo y cera, no es la única ventaja que ofrece mi proyecto, porque se habrá observado que mi cálculo solo comprende la mitad del año, y que tambien se puede economizar mucho en los seis meses de invierno, aunque los dias son mas cortos. A esto añadiré que la grande cantidad de cera y de cebo cuyo consumo se ahorra durante el verano, hará que este género esté mas barato el invierno siguiente, y en lo sucesivo mientras que la reforma que propongo se lleve á debido efecto.

Aunque mi descubrimiento sea de tan grande utilidad, no pido al público por ha-

bérsele comunicado, ni empleo, ni pension, ni privilegio ni otra clase de recompensa : solamente exijo el honor que de ello debe resultarme. Preveo que muchos hombres de un espíritu limitado y celoso me lo disputarán diciendo que los antiguos tuvieron esta misma idea antes que yo, y tal vez para apoyar su pretension iran á buscar algunos pasages en los libros viejos. Yo no negaré que efectivamente nuestros antepasados conocian las horas, en que el sol salia y se ponia, y que no seria extraño hubiesen tambien tenido, como nosotros, almanaques que se las señalasen; pero esto no es decir que hayan sabido lo que yo pretendo haber enseñado el primero, *que nos alumbra desde el momento que sale,* esto es lo que reclamaré como descubrimiento mio. Pero en todos casos si los antiguos han conocido esta verdad, ciertamente ha sido olvidada despues y durante largo tiempo; porque

no hay duda es desconocida de los modernos, ó á lo menos de los habitantes de Paris : esto lo probaré con un argumento bien sencillo. Nadie ignora que el pueblo de esta capital es tan ilustrado y juicioso como el primero que existe en la tierra : todos los que le forman tienen, como yo, una grande aficion á la economía, y profesan esta virtud; todos tienen muy buenas razones para amarla. Ahora bien, caminando bajo este principio, digo es imposible que un pueblo cuerdo hubiese, en semejantes circunstancias, hecho uso durante tan largo tiempo de la luz fuliginosa, nociva y dispendiosa de las velas de cera ó cebo, si hubiese sabido, como yo acabo de publicarlo y manifestarlo, que podia alumbrarse gratis, con la hermosa y pura luz del sol.

Soy de ustedes muy atento servidor que S. M. B.

UN ABONADO.

EL ARTE DE TENER SUEÑOS AGRADABLES.

Una grande parte de nuestra vida la empleamos en dormir: durante este tiempo muchas veces tenemos sueños agradables y otros que no lo son; procurarse los primeros y alejar los segundos es objeto muy importante, porque sea real ó ideal la pena siempre es pena y el placer siempre es placer. Desde luego es un gran bien si podemos dormir sin soñar porque en tal situacion estamos libres de sueños desagradables; pero si mientras dormimos podemos tener sueños lisonjeros es, como ordinariamente se dice, *otro tanto ganado*, para agregar á los placeres de la vida.

Para esto es necesario en primer lugar

Otro medio de conservar la salud es tener cuidado de renovar muchas veces el aire del cuarto donde se duerme. Es un grandísimo error tenerle cerrado y las camas con colgaduras. El aire que se respira es mal sano; la naturaleza le arroja de nuestros cuerpos por medio de los poros y los pulmones. En un cuarto donde no entra el aire exterior, el que ya hemos respirado se vuelve á respirar muchas veces siendo en cada una de ellas mas pernicioso... Cuando el aire está saturado de la materia traspirable que exhala nuestro cuerpo y que se compone de una parte de nuestros alimentos, ya no puede recibir ninguna nueva cantidad de la materia, que por necesidad queda dentro de nosotros mas tiempo de lo que deberia, y nos ocasiona enfermedades. Este estado se anuncia por una incomodidad desde luego muy leve, por una inquietud difícil de describir y que pocas personas,

aunexperimentándola, conocen la causa. Con dificultad se concilia el sueño; se dan muchas vueltas en la cama sin poder reposar de ningun modo, etc....

Esta es una de las grandes y principales causas de los sueños desagradables. Cuando el cuerpo está desazonado el alma no está tranquila, de lo que resulta como consecuencia natural, toda suerte de ideas ingratas mientras se duerme. He aquí los remedios que pueden precaver, ó curar este estado :

1° Comiendo con moderacion resulta, á cierto tiempo fijo, menor cantidad de materia traspirable; las sábanas pueden recibirla durante mas largo tiempo sin impregnarse de ella, y entonces podemos gozar de un sueño mas prolongado antes que estos miasmas que condensan el aire nos incomoden.

2° Puede hacerse uso de colchas mas ligeras y mas permeables, que dejarán

á la materia traspirable un paso mas fácil y nos incomodarán menos, siendo susceptibles de recibirla durante mucho mas tiempo.

3° Cuando se despierta por esta suerte de inquietud, y que no se puede conciliar el sueño, es menester dejar la cama, mullir bien la cabecera, sacudir quince ó veinte veces las sábanas, descubrir despues la cama para que se refresque, paseándose en el ínterin por el cuarto sin vestirse. Por lo regular despues de esta operacion se logra un sueño dulce y apacible, y todos los objetos que se presentarán á la imaginacion, serán agradables. Yo tengo con frecuencia de estos sueños, y me divierten tanto como las escenas de la ópera. El que tiene demasiada pereza para salir de la cama, puede contentarse levantando con el brazo ó pie la colcha, dejándola caer luego que se haya introducido una buena cantidad

de aire renovado; cosa que deberá hacer consecutivamente hasta unas veinte veces. Pero esta última operacion está muy distante de ser tan eficaz como la primera.

Las personas que no gustan tomarse este trabajo, y que pueden tener dos camas, encóntrarán un gran placer, cuando el calor de la cama no les permitirá conciliar el sueño, con dejar la caliente para pasar á otra fresca. Esta mudanza de lecho podrá tambien ser muy útil á las personas atacadas de calentura, porque no solamente las refrescará, sino que muchas veces les procurará un buen sueño. Una cama suficientemente ancha para poder pasar de un lado caliente á otro fresco, equivale á lo mismo.

Concluiré este capítulo con uno ó dos avisos mas. Al acostarse es menester tener gran cuidado de arreglar la cabecera conforme á la costumbre que se tiene de poner la cabeza, de manera que se esté

con la mayor comodidad posible; en seguida es necesario colocar los miembros de modo que no se incomoden los unos á los otros. Una mala posicion, aunque por el pronto no se sienta demasiado y que apenas se llegue á notar, se hace menos soportable con la continuacion, la incomodidad puede hacerse mas sensible é influir, durante el sueño, en la imaginacion.

Tales son las reglas del arte para tener sueños agradables. Sin embargo á pesar de la experiencia y de su eficacia hay un caso en que aun cuando se observen con la mayor puntualidad será sin el menor fruto. Este caso es aquel en que la persona que quiere tener sueños lisonjeros no haya cuidado con anticipacion de una circunstancia la mas esencial de todas : UNA BUENA CONCIENCIA.

DIALOGO ENTRE LA GOTA Y FRANKLIN *.

FRANKLIN. ¡Ay! ay! ay! ¡Dios mio! ¿Qué he hecho yo para merecer estos crueles dolores?

LA GOTA. Muchas cosas. Haber comido con exceso bebido no poco y ser demasiado indulgente con tus perezosas piernas.

FRANKLIN. ¿Quién eres tú que asi me hablas?

LA GOTA. Soy la gota.

FRANKLIN. ¡Mi enemiga personal!

LA GOTA. Yo no soy tu enemiga.

* A las doce de la noche del 22 de octubre de 1780. Escrito en frances por el autor.

FRANKLIN. Si, eres mi enemiga; porque no solamente quieres con tus tormentos acabar con mi cuerpo, sino tambien hacer los mayores esfuerzos para destruir mi buena reputacion. Me representas como un gloton y un beodo, cuando todos cuantos me conocen saben que hasta hoy nadie me ha acusado de estos dos excesos.

LA GOTA. El mundo puede juzgar como mejor le agrade: por lo regular es demasiado condescendiente para consigo mismo, y algunas veces para con sus amigos. Pero diga lo que quiera lo que yo sé muy bien es que una comida parca y una bebida proporcionada para el hombre que hace un razonable ejercicio, es un exceso para el que no hace ninguno.

FRANKLIN. Señora Gota... ¡ay! ay!... yo hago... ¡ay!... cuanto ejercicio puedo. Vm. conoce mi estado sedentario, y me parece, señora mia, que Vm. podria

en consecuencia tener conmigo alguna consideracion, porque debe reflexionar que la falta no es enteramente mia.

LA GOTA. ¡ Consideracion! Absolutamente ninguna. Tu retórica y tu política no alcanzarán nada. Tus excusas no son válidas. Si tu estado es sedentario, tus recreaciones y tus diversiones deben ser activas. Debes pasearte á pie ó á caballo, y jugar al billar si el tiempo no te permite salir de casa. Pero examinemos el curso de tu vida. Cuando las mañanas son largas y que tienes sobrado tiempo para pasearte ¿qué es lo que haces? En vez de procurarte el apetito para el desayuno con un ejercicio saludable, te diviertes en leer libros, folletos ó gacetas, que la mayor parte no merecen la pena de leerse. Esto no obstante desayunas copiosamente, tomando nada menos que cuatro tazas de té con nata y una ó dos rebanadas de pan ordinariamente con

manteca, cubiertas con buenos trozos de jamon, que segun mi sentir no es comida de fácil digestion. Inmediatamente pasas á tu escritorio, donde te pones á escribir ó á conversar con las personas que van á tratar contigo diferentes asuntos. Asi estas hasta la una de la tarde sin haber hecho ningun ejercicio corporal. Todo esto te lo perdono porque como dices es propio de tu estado sedentario. Pero despues de comer ¿qué es lo que haces? En vez de pasearte en los hermosos jardines de los amigos en cuya casa has comido, como hacen las gentes sensatas, te pones á jugar al ajedrez, donde con toda seguridad permaneces durante dos ó tres horas. Esta es tu recreacion sempiterna : recreacion la menos propia para un hombre sedentario; porque en vez de acelerar el movimiento de los fluidos, ese juego pide una atencion tan grande y tan fija, que la circulacion

se retarda y las secreciones internas no se efectuan. Envuelto en las especulaciones de ese miserable juego, destruyes tu constitucion. ¿Qué puede esperarse de semejante modo de vivir sino un cuerpo lleno de humores detenidos, prontos á corromperse, un cuerpo dispuesto á toda suerte de enfermedades peligrosas, si yo no viniese de tiempo en tiempo á tu socorro para agitar esos humores, purificándolos ó disipándolos? Si fuese en algun callejon ó en alguno de los rincones de Paris falto de paseos donde empleases, despues de comer, un rato en jugar al ajedrez esta excusa seria tolerable: ¿pero es acaso lo mismo en Passy, en Auteuil, en Montmartre, en Epinay y en Sanoy, donde hay bellísimos jardines, excelentes paseos, hermosas señoras, un aire muy puro, conversaciones agradables é instructivas, de todo lo cual se puede gozar paseándose? Pero todo eso

lo abandonas por el abominable juego del ajedrez. ¡ Quítate allá Franklin ! Pero mientras me ocupaba en reprenderte olvidaba castigarte : toma pues esa punzada, y esta otra.

FRANKLIN. ¡Ay! ay! ay! cuantas reprensiones Vm. quiera, señora Gota, pero por Dios no mas punzadas.

LA GOTA. Antes bien al contrario; no te haré gracia ni de la cuarta parte de una. Son para tu bien. Toma.

FRANKLIN. ¡Ay! ay! ay! No es justo decir que no hago ningun ejercicio; le hago muy á menudo en mi coche cuando salgo para ir á comer y cuando vuelvo.

LA GOTA. De todos cuantos ejercicios pueden imaginarse el mas ligero y el mas insignificante es el que procura el movimiento de un coche suspendido á resortes. Observando la cantidad de calor producida por las diferentes especies de movimiento, se puede formar algun

juicio de la cantidad de ejercicio que cada uno produce. El que por ejemplo, sale á pie en tiempo de invierno con los pies frios, al cabo de una hora de marcha los tendrá, asi como todo el cuerpo, bien calientes. Si monta á caballo necesita trotar cuatro horas antes de sentir el mismo efecto. Pero el que se apoltrona en un coche bien montado, puede viajar todo el dia y llegar á la noche á la posada con los pies aun mas frios. No hay que alucinarse con la idea de que se hace ejercicio con pasar una media hora en un coche. Dios no ha proporcionado coches con ruedas á todo el mundo, pero ha dado á cada uno dos piernas, que son unas máquinas infinitamente mas cómodas y mas serviciales; sé pues reconocido de este favor y haz uso de las tuyas. ¿Quieres saber como hacen circular tus fluidos, al mismo tiempo que te trasportan de una parte á otra? Piensa que cuando caminas todo

el peso de tu cuerpo descansa alternativamente ya sobre una ya sobre otra pierna; este peso oprime con grande fuerza los vasos del pie y refluye lo que contienen. Mientras que el peso se descarga de un pie y pasa al otro, los vasos tienen tiempo de llenarse y por la vuelta del peso se refluyen otra vez; de este modo la circulacion de la sangre se acelera con la marcha. El calor producido al cabo de un cierto espacio de tiempo es proporcionado á la cantidad de movimiento, los fluidos se remueven, los humores se disminuyen, las secreciones se facilitan y todo va bien. Las megillas se colorean y la salud se restablece. Mira á tu amiga de Auteuil *, muger que ha recibido de la naturaleza mas ciencia verdaderamente útil que una media docena de vosotros, pretendidos filósofos, no habeis sacado

* La señora de Helvecio.

de todos vuestros libros. Cuando esta señora quiso honrarte con su visita fue á pie : se pasea desde la mañana hasta la noche, y deja para sus caballos todas las enfermedades de la indolencia. Ese es el modo de conservar su salud y la hermosura. Pero tu cuando vas á Auteuil siempre es en coche : sin embargo tanto hay de Passy á Auteuil como de Auteuil á Passy.

FRANKLIN. Ya me incomodas con tantos argumentos.

LA GOTA. Lo creo : callo y continúo mi oficio. Allá va esa punzada y esotra.

FRANKLIN. ¡Ay! ay! por Dios te suplico que continues hablándome.

LA GOTA. No. Aun me quedan para esta noche un buen número de punzadas, y mañana recibirás las restantes.

FRANKLIN. ¡Dios mio! ¡la calentura! ¡qué padecer! ¡Ay! ay! ¿no habrá quien quiera sufrir por mí esta pena?

La gota. Pregúntaselo á tus caballos, pues han tenido la de marchar por tí.

Franklin. ¿Cómo puede tu crueldad atormentarme tanto por nada?

La gota. No es por nada. Aquí tengo una lista de todos tus pecados contra tu salud; está escrita bien distintamente, y puedo darte razon de todas las punzadas que te doy.

Franklin. Léela pues.

La gota. Es muy larga para ser leida, pero te haré la cuenta.

Franklin. Hazla pues: te oigo con la mayor atencion.

La gota. Acuérdate cuantas veces has hecho propósito de pasearte por la mañana ya sea en el bosque de Boloña, ya en el jardin de la Muda ó en el tuyo, y que has faltado á tu palabra alegando unas veces que el tiempo era muy frio; otras que era demasiado caliente, que hacia mucho viento ó mucha humedad; en fin

siempre habia algun pretexto, cuando en realidad no existia otra causa para dejar de hacerlo que tu grande pereza.

FRANKLIN. Confieso que eso puede suceder algunas veces, como por ejemplo unas diez al año.

LA GOTA. Tu confesion es inexacta; las veces que eso ha sucedido son ciento noventa y nueve.

FRANKLIN. ¡No es posible!

LA GOTA. Sí, es muy posible, porque es un hecho. No te quede ninguna duda de la exactitud de mi cuenta. Tú conoces cuan hermosos son para pasearse los jardines del señor de Brillon. Tampoco te es desconocida la bellísima escalera de ciento y cincuenta escalones que desde el rellano de arriba conduce á la llanura inferior. Dos tardes cada semana has visitado esa amable familia; es una máxima de tu invencion que se hace tanto ejercicio subiendo y bajando una milla de

mo criminal que de casa de la señora Brillon vuelva á la mia en coche?

LA GOTA. Porque habiendo estado sentado todo el dia no puedes decir que estas fatigado del trabajo que has hecho. Asi pues no tienes necesidad de servirte del coche.

FRANKLIN. ¿Y qué he de hacer de él?

LA GOTA. Quemarle si te se antoja; pues si asi lo hicieres á lo menos te calentarias una vez. Pero si esta proposicion no te acomoda te haré otra. Mira los pobres jornaleros que trabajan los campos y las viñas de los alrededores de Passy, Auteuil, Chaillot, etc. Todos los dias puedes encontrar entre estas buenas gentes cuatro ó cinco ancianos de uno y otro sexo, encorvados ó tal vez estropeados por los años y un trabajo continuo, que despues de haber estado trabajando todo el dia tienen aun que caminar media legua para volver á sus chozas. Manda

á tu cochero los conduzca á ellas. ¡He aquí una buena obra que hará mucho bien á tu alma! Si al mismo tiempo vuelves de tu visita de casa de la familia de Brillon á pie, esto será excelente para tu cuerpo.

FRANKLIN. ¡Ah, y cuan incómoda eres!

LA GOTA. Vuelvo pues á mi oficio; es menester recordarte que soy tu médico. Toma.

FRANKLIN. ¡Ay! ay! maldito sea el médico!

LA GOTA. Tus palabras demuestran tu ingratitud. ¿No soy yo quien con la calidad de mi oficio te he salvado de la paralísis, de la hidropesía, y de la apoplegía, que una ú otra te habrian muerto ha ya mucho tiempo, á no haberlo yo impedido?

FRANKLIN. Es verdad, y te doy gracias por lo pasado. Pero, ¡por Dios! déjame para siempre; porque me parece que

SOBRE EL MATRIMONIO *.

Mi querido Juan :

Solicita Vm. de mí le diga con imparcialidad lo que pienso de los matrimonios que se contraen en la juventud, para responder, dice Vm., á las infinitas objeciones que muchas personas le hacen relativamente al suyo. Ciertamente no habrá olvidado que cuando me consultó sobre este asunto, le manifeste que el que los dos esposos fuesen jóvenes no me parecia un obstáculo. En efecto, si debo juzgar por los casamientos que

* Carta escrita desde Londres á Juan Alleyne, el 9 de agosto de 1768.

he tenido ocasion de observar, soy de parecer que aquellos que se contraen en la juventud ofrecen mas probabilidades de felicidad, porque como el carácter y las costumbres de los jóvenes no han llegado aun á aquel grado de inflexibilidad que existe en la edad madura, se amoldan mas fácilmente el uno al otro y se evitan asi muchos disgustos. Si la juventud carece de toda la prudencia necesaria para gobernar una familia, los padres, los parientes y los amigos de los jóvenes esposos que tienen mas edad que ellos, estan prontos á darles sus consejos, y esto suple en gran manera á la experiencia que les falta. Semejantes enlaces acostumbran de buena hora á los jóvenes á una vida regular y útil, y á hallarse en estado de evitar otras consecuencias ó amistades perjudiciarles á su salud ó á su reputacion, ó tal vez á ambas.

Hay circunstancias particulares en que la razon puede aconsejar algunas veces se difiera abrazar este estado; pero generalmente cuando la naturaleza nos ha dispuesto á él físicamente, la presuncion está en favor de tan buena madre, que no ha debido engañarse haciéndonosle apetecer. Los matrimonios tardíos tienen ademas el inconveniente de no ofrecer á los padres la probabilidad de vivir el tiempo necesario para criar sus hijos. *Los hijos que nacen tarde*, dice el proverbio español, *son huérfanos temprano*. ¡Triste motivo de reflexiones para los que pueden hallarse en este caso! En los Estados Unidos de América, los casamientos se hacen ordinariamente en la mañana de nuestra vida; los hijos se hallan criados y establecidos en el mundo al mediodia; y cuando finalizamos los quehaceres, nos queda la tarde para gozar alegremente de nuestra desocupacion. El cielo ben-

dice semejantes matrimonios dándonos mas hijos; y como entre nosotros la costumbre de las madres, conforme al deseo de la naturaleza, es criar y alimentar ellas mismas sus hijos, se cria mayor número. De aquí proviene el rápido progreso de la poblacion de aquel pais, que no tiene igual en Europa. En fin, me es muy satisfactorio saber que Vm. se ha casado, y le felicito muy cordialmente. Ahora está Vm. en disposicion de hacerse un ciudadano útil, y ha salido del estado contra naturaleza, del celibato perpetuo. Muchos hombres viven en él sin que jamas hayan tenido este proyecto; habiendo esperado mucho tiempo para resolverse han concluido que ya era demasiado tarde para realizarlo, y pasan asi toda su vida en una situacion que disminuye mucho el precio de un hombre. Un volúmen descabalado no conserva un valor

proporcionado á la parte que forma en la obra completa. ¿De qué sirve la mitad de unas tijeras? solamente para raer y no para cortar.

Tenga Vm. la bondad de ofrecer mis respetos á su esposa. En otra ocasion yo mismo hubiera ido á presentárselos, pero soy viejo y pesado, asi pues solo usaré del débil privilegio de un anciano, es decir dar consejos á sus jóvenes amigos. Trate Vm. siempre á su compañera con consideracion, para que sea correspondido del mismo, no solamente por ella, sino tambien por todos cuantos observen la conducta de Vm. Jamas use para con ella de palabras picantes, ni aun en chanza; porque el juego de decirse mutuamente sarcasmos degenera las mas veces en disputas muy serias. Sea Vm. estudioso en su profesion, y será sabio; sea laborioso y económico, y será rico; sobrio y templado, y gozará buena salud;

en fin, sea Vm. virtuoso y será dichoso : semejante conducta es á lo menos la que le ofrecerá mas probabilidades para alcanrar tales resultados. Pido á Dios bendiga al uno y al otro, y soy siempre de Vm. afectuoso amigo.

PARABOLA SOBRE EL AMOR FRATERNAL.

En aquellos tiempos no habia herreros en toda la tierra. Y los mercaderes de Madion pasaban con sus camellos, llevando especias, mirra, bálsamo y herramientas de hierro.

Y Ruben compró un hacha á los mercaderes Ismaelitas; la pagó cara porque en la casa de su padre no habia ninguna.

Y Simeon dijo á su hermano Ruben : te suplico me prestes tu hacha. Pero Ruben lo rehusó y no quiso.

Y Leví le dijo tambien : Hermano mio préstame tu hacha ; y Ruben se la rehusó del mismo modo.

Entonces Judas se dirigió á Ruben y se la pidió de este modo : tú me amas y yo te he amado siempre, no me niegues que me sirva de tu hacha.

Pero Ruben le volvió la espalda rehusándosela como á los demas.

Ahora bien, sucedió que estando Ruben cortando leña en el borde del rio, su hacha cayó en el agua y no pudo volverla á hallar.

Simeon, Leví y Judas habiendo enviado un mensagero con dinero al pais de los Ismaelitas, cada uno compró un hacha.

Entonces Ruben dirigiéndose á Simeon le dijo : ¡Ay! yo he perdido mi hacha, y mi trabajo ha quedado á medio hacer; te suplico que me prestes la tuya.

Y Simeon le respondió : tú no has querido prestarme tu hacha, tampoco yo te prestaré la mia.

Entonces Ruben fue á donde estaba

Leví y le dijo : Hermano mio, tu sabes la pérdida que he hecho y la posicion en que me hallo : ten la bondad de prestarme tu hacha.

Y Leví le recordó su mala accion diciéndole : tú no quisiste prestarme tu hacha cuando la deseaba; pero yo quiero ser mejor que tú, y te prestaré la mia.

Y Ruben se resintió de la reprension de Leví, y lleno de confusion se alejó de él, y no tomó el hacha; pero fue en busca de su hermano Judas.

Y cuando llegó á su presencia, Judas conoció por su situacion embarazada que estaba descontento y avergonzado : Hermano mio, le dijo, sé lo que has perdido; ¿pero para qué afligirte? ¡Veamos pues! ¿No tengo yo un hacha que puede servirnos á ambos? Te suplico la tomes, y hagas uso de ella como si fuese tuya propia.

Y Ruben se arrojó á su cuello, y le

abrazó llorando, y le dijo : tu complacencia es grande; tu bondad en olvidar mis faltas es aun mayor; tú eres verdaderamente mi hermano, y puedes contar que te amaré mientras viva.

Y Judas le dijo : Amemos tambien á nuestros hermanos; ¿no somos todos de la misma sangre?

Y José vió todas estas cosas y las contó á su padre Jacob.

Y Jacob dijo : Ruben ha obrado mal; pero se ha arrepentido. Simeon tampoco ha obrado bien; y Leví no está enteramente exento de faltas.

Pero el corazon de Judas es el de un príncipe. Judas tiene el alma de un rey. Sus hijos se prosternarán delante de él; y reinará sobre sus hermanos.

CARTA DE FRANKLIN AL SEÑOR BENJAMIN WEBB REMITIÉNDOLE DIEZ LUISES DE ORO.

Passy, 22 abril 1784.

Muy señor mio : He recibido la carta de Vm. del 15 corriente y la exposicion que la acompaña. La pintura que me hace de su situacion me aflige. Adjunto hallará un billete de diez luises. No es mi intencion *dar* á Vm. esa cantidad, solamente se la *presto*. Cuando Vm. vuelva á su patria, con buena reputacion, probablemente tomará interes en algun negocio que le pondrá en estado de pagar todas sus deudas; en tal caso, si encontrase un hombre de bien que se halle

en una posicion semejante á la que Vm. experimenta ahora, me pagará prestándole la misma suma, y le ordenará que satisfaga su deuda con otra operacion semejante, luego que se halle en estado de poderlo hacer, y que encuentre para ello igual proporcion. Espero que de este modo los diez luises pasarán por muchas manos antes de caer en las de un pícaro que quiera detener su curso. Este es un artificio que empleo para hacer mucho bien con poco dinero, pues como no soy bastante rico para dedicar *mucho* á buenas obras, por lo mismo me veo obligado á usar de ardides para hacer lo mas posible con *poco*. Deseando que no olvide mi encargo, y que su futura prosperidad sea inalterable, queda de Vm. muy seguro servidor, etc.

naturaleza le ha dado este carácter, no hay miseria que tanto merezca excitar la compasion que la suya. Tambien puede ser muy bien que esta disposicion á la crítica y el descontento de todo, no haya sido en su orígen sino el fruto de la imitacion, y que por descuido se haya convertido en costumbre, y aun tal vez haya echado profundas raices, puede sin embargo ser arrancada si se sabe conocer cuanto daña á la felicidad. No dudo que una ligera advertencia podrá ser muy útil á aquellos que se encuentren en este caso, y que los determinará á corregir una costumbre que no siendo esencialmente sino la obra de la imaginacion, ejerce no obstante una grave influencia en la vida, causando disgustos y desgracias reales. En efecto, los pesimistas mortifican á muchos, y no son amados de nadie, apenas les manifiestan mas atenciones y miramientos que los que

son debidos y el uso prescribe; cosa que aun con dificultad se hace; por lo que muchas veces se ponen de mal humor y es causa que disputen y se incomoden. Tienen miras de elevacion ó desean mudar de fortuna, nadie toma interes por el feliz resultado, ninguno da un paso ó dice una sola palabra para apoyar sus pretensiones. Se hacen merecedores de una crítica pública, de una desgracia, no hay quien los defienda ni quien los disculpe; aun algunos hacen mas, exageran sus faltas y los hacen enteramente detestables. Si esta clase de gentes se obstinan en no mudar sus costumbres participando de la satisfaccion de lo que es propio para regocijar, si no prescinden del gusto de fastidiarse á sí mismos y á los demas con sus contrariedades, entonces es preciso evitar su sociedad, que es siempre desagradable, y algunas veces peligrosa, sobre todo cuando uno se halla

mezclado en sus disputas. Un viejo filósofo amigo mio, se habia vuelto por experiencia muy circunspecto sobre este capítulo, y evitaba con el mayor cuidado toda intimidad con las personas de esta especie. Tenia, como otros filósofos, un termómetro para indicar el estado de la temperatura, y un barómetro para señalar si el tiempo debia ser bueno ó tempestuoso; pero no habiendo instrumento inventado para descubrir á primera vista la disposicion al pesimismo, hizo uso para el efecto de sus piernas, la una era muy bien contorneada, y la otra torcida y disforme por causa de una desgracia. Si un extraño, á la primera entrevista se fijaba en la pierna mala con preferencia á la buena, desconfiaba de él; pero si el extrangero hablaba de su pierna mala sin hacer mencion de la buena, la prueba bastaba á mi filósofo para determinarle á no cultivar mas su amistad. Y como to-

dos poseen este instrumento en sus dos piernas; cada uno con un poquito de atencion puede observar señales de esta manía de criticar y de ver mal, y tomar la misma resolucion de evitar la sociedad de los desgraciados que estan atacados de ella. Advierto, pues, á estos pesimistas, á estos censores morosos, siempre descontentos, siempre desdichados, que si quieren ser estimados y respetados de los demas y hallar la felicidad en sí mismos, deben *cesar de mirar la pierna torcida.*

INCERTIDUMBRE DE LAS MUDANZAS DE POSICIONES *.

Todas las posiones de la vida tienen sus inconvenientes; *sentimos* los que estan unidos á la nuestra, pero ni *sentimos* ni *vemos* los de una situacion diferente. ¿Qué resulta de esto? que nos atormentamos por mudanzas continuas sin ventaja alguna, y muchas veces para estar peor que antes.

Siendo jóven, iba un dia de pasagero en una pequeña chalupa que bajaba el Delaware. No habiendo viento nos vimos

* Extracto de una carta escrita en Passy el 8 febrero 1780 al doctor Priestley.

precisados, despues de la marea, á echar el ancla, y esperar que el reflujo volviese. El calor del sol era excesivo á bordo, y como no conocia á los pasageros su sociedad me desagradaba. Creí ver cerca de la orilla un hermoso y verde prado, en medio del cual se elevaba un grande y frondoso árbol. Imaginé que podria irme á sentar bajo su sombra, y pasar allí, leyendo, algunos momentos agradables hasta la vuelta de la marea. Obtuve, pues, del capitan que me hiciese conducir á tierra; pero cuando hube desembarcado reconocí que la mayor parte de mi prado era un pantano: le atravesé para llegar á mi árbol me metí en el cieno hasta las rodillas, y apenas habia cinco minutos que estaba bajo su sombra, cuando mil insectos incómodos me acometieron, picándome piernas, manos y rostro de tal manera que me fue imposible leer ni gozar de quietud

un solo instante. Volví, pues, á la orilla y llamé para que el bote me condujese á la chalupa, donde tuve que sufrir el calor que quise evitar, y ademas la risa burlesca de la sociedad. Desde entonces he notado que la vida nos ofrece á cada paso sucesos semejantes para enseñarnos á reglar nuestros primeros impulsos.

EL GOLPE EN LA CABEZA *.

La última vez que ví al padre de Vm. fue en Boston al principio de 1724, despues de mi primer viage á Pensilvania. Recibióme en su biblioteca, y cuando me despedí de él me enseñó un camino mas

* Extracto de una carta escrita en Passy el 12 de mayo 1784 al doctor Mather de Boston. Su padre era autor del *Ensayo sobre los medios de hacer bien;* libro que siendo Franklin jóven hizo en su espíritu la mas profunda impresion, y al cual al principio de esta misma carta atribuye una grande influencia en toda la conducta de su vida, y en sus disposiciones para ser útil á los hombres. Véase la noticia pág. 6.

corto para salir de la casa, por un pasadizo estrecho en el cual habia atravesada una viga á la altura de la cabeza. Cuando me retiraba continuábamos hablando, él me seguia y yo iba medio vuelto para escucharle cuando de repente me gritó, ¡bájese Vm.! ¡bájese Vm.! No comprendí lo que queria decirme hasta que me dí un fuerte golpe en la cabeza contra la viga. Como el padre de Vm. era un hombre que no dejaba pasar ninguna ocasion sin dar lecciones útiles, me dijo en la presente: «Vm. es jóven y va á entrar en el mundo, *bájese Vm.* para atravesarle y se evitará mas de un fuerte golpe. »Este consejo impreso de aquella manera en mi cabeza, me ha sido muchas veces útil, y me acuerdo de él frecuentemente cuando veo el orgullo humillado, y las desgracias á que estan expuestos continuamente los que llevan la cabeza demasiado erguida.

EL RASTRO.

Habiendo llegado Franklin á una edad avanzada, solicitaba, despues de mucho tiempo, del congreso, le relevase de la embajada de Francia. Uno de sus amigos le escribió para que continuase sus funciones de embajador, añadiéndole con este motivo algunos cumplimientos, y el doctor le respondió:

La comparacion de Vm. con la piedra que forma la llave del arca, es sin duda muy oportuna, y propende á lisonjearme con la satisfaccion de mi estado. Supongo que Vm. ha oido contar nuestra historia del *rastro*. Si Vm. la ignora voy á referírsela.

Un labrador de nuestros campos envió dos criados suyos á pedir prestado un rastro á uno de sus vecinos, ordenándoles que le trajesen entre los dos sobre los hombros. Luego que le vieron, uno de ellos, que tenia discrecion natural, dijo: ¿En qué piensa nuestro amo no enviando mas que dos hombres para llevar este rastro? En todo el mundo hay dos que sean capaces de poderle cargar. — ¡Dos hombres! le replicó el otro que se preciaba de tener mucha fuerza, uno solo basta para llevarle: ayúdame tú á cargarle sobre mis espaldas y lo verás. Mientras que caminaba con la carga su compañero le repetia: ¡Qué fuerte eres.! ¡Jamas lo habria creido! ¡Vaya, es un Sanson! En toda la América hay dos hombres como tú ¡Qué fuerza tan extraordinaria te ha dado el cielo! Pero vas á reventarte, echa el rastro por tierra y deja que te ayude á llevarle. —

No, no, le contestó el otro, aun mas animado con la adulacion que fatigado con el peso; ya ves que soy capaz de llevarle hasta la casa; y en efecto cumplió su propósito.

En cuanto al desenlace, por mi parte temo mucho que la imitacion no corresponda á mis esfuerzos.

SOBRE EL RECONOCIMIENTO *.

Los hombres solo tienen ideas muy imperfectas de sus deberes sobre los beneficios, los favores, y el reconocimiento. Es tan violento á la mayor parte de ellos reconocerse favorecidos, que no cesan de buscar efugios y argumentos para probar que jamas fueron deudores, ó que satisfacieron ampliamente lo que debian; argumentos con los que ellos mismos se persuaden fácilmente. A y B no se conocen, pero B se halla en vísperas de ser

* Extracto de las notas tomadas por Franklin sobre una conferencia que en 1781 tuvo con el señor Grenville, que se esforzaba en persuadirle que se debia negociar la paz con la Inglaterra sin *la asistencia* de la Francia, aliada de la América.

preso por deudas; A le presta el dinero que necesita para que no le priven de la libertad. B, deudor de A, le paga al cabo de algun tiempo : ¿mas no le debe otra cosa? No hay duda que ha satisfecho la deuda pecuniaria; pero aun queda la deuda del reconocimiento, y es aun deudor de A, cuya conmiseracion le ha socorrido en una grande necesidad. Si, en lo sucesivo, B halla á su turno á A en la situacion que él mismo se hallaba cuando este le prestó su dinero, puede entonces satisfacer, *en parte*, la deuda del reconocimiento, prestándole igual suma. Digo *en parte*, y no *enteramente*, porque cuando A prestó á B sus fondos, no existia ningun favor anterior que le obligase á ello. Por lo que soy de parecer que si A se encuentra segunda vez en la misma necesidad, B está obligado, si tiene medios para hacerlo, á repetirle el mismo favor.

SOBRE LA VERDADERA PIEDAD *.

Si he tenido la dicha de ser á Vm. útil, el solo reconocimiento que deseo es que Vm., á su vez, esté dispuesto á favorecer á cualquiera que pueda necesitar su socorro, para que de este modo se establezca una reciprocidad de servicios; pues el género humano no forma mas que una sola familia.

* Extracto de una carta escrita en Filadelfia el 6 junio 1753 á Jorge Whitefield, uno de los fundadores de la secta religiosa de los metodistas. Franklin le habia curado de una paralísis, por medio de la electricidad.

En cuanto á mí, cuando hago algun servicio, no creo acordar un favor, pero sí satisfacer una deuda. En el curso de mis viages, y despues que me he establecido, he obtenido muchos testimonios de bondad de personas que jamas tendré ocasion de satisfacerlas en la mas leve cosa; y he recibido innumerables beneficios de Dios, que es infinitamente grande y elevado para ser el objeto de nuestros servicios. Estos buenos procederes de los hombres me conducen á hacer todo el bien que pueda á la especie humana; en cuanto á las bondades de Dios, solamente puedo manifestarle mi gratitud dándome prisa en socorrer sus demas hijos, que son mis hermanos: porque no me parece que las gracias y alabanzas, aunque se repitan todas las semanas, puedan satisfacer nuestras obligaciones reales para con nuestros semejantes, y mucho menos lo que debemos á nuestro criador.

Conocerá, Vm. por esta idea que tengo de las buenas obras, que estoy lejos de pensar que merezco el cielo por las mias. Por cielo entendemos un estado de felicidad infinito en valor, eterno en duracion, y yo no puedo hacer nada que me haga digno de tal recompensa. El que por haber dado un vaso de agua á una persona sedienta esperase recibir una hacienda en recompensa, seria modesto en su deseo en comparacion de aquellos que creen merecer el cielo por el poco bien que han hecho en la tierra. Los placeres, aun aquellos imperfectos, que gozamos en este mundo, son mas bien el efecto de la bondad de Dios que el de nuestros propios méritos : ¡ Y cuanto mas cierto es aun esto aplicado á la dicha celestial ! Por lo que á mí toca no tengo ni la vanidad de pensar que soy digno de ello, ni la locura de esperarlo, ni la ambicion de desearlo ; pero contento con

someterme y entregarme á la voluntad y á la disposicion del Dios que me ha criado, y que hasta aquí me ha protegido y me ha bendecido, confio en su bondad paternal, y espero que jamas querrá hacerme miserable y que aun las mismas aflicciones que yo pudiera alguna vez experimentar se convertirán en bien mio.

No hay duda que la fe religiosa es muy útil. No apetezco verla en modo alguno disminuida, ni tampoco trato de amortiguarla en quien la posea, pero deseo que produzca mas buenas obras que por lo general hasta ahora he visto: hablo de verdaderas buenas obras: de obras de bondad, de caridad, de piedad y de espíritu público, pero no de aquellas que consisten en observar estrictamente los dias festivos, en leer ú oir sermones, en observar las ceremonias de la iglesia, en recitar largas oraciones sobrecargadas de adulacion y de elogios que los hom-

bres sensatos desprecian, y que son tan poco propias para agradar á la Divinidad. Adorar á Dios es un deber; puede ser útil oir y leer sermones; pero limitarse á esta sola ocupacion, como lo hacen muchas gentes, seria asemejarse á un árbol que se cree de mucho valor, porque teniendo cuidado de regarle hecha hojas, pero sin jamas dar fruto.

Vuestro sublime maestro hacia menos caso de estas apariencias y demostraciones exteriores que muchos de sus discípulos modernos. Preferia el que ponia la palabra en práctica al que solo se contentaba con escucharla; el hijo que en la apariencia rehusaba la obediencia á su padre, pero que sin embargo cumplia sus órdenes, al que manifestaba gran conato en escucharlas, pero que no las ejecutaba; el herege, pero caritativo Samaritano, al sacerdote sin caridad aunque ortodoxo, y al levita sagrado; declara que

los que han dado de comer al que tenia hambre, de beber al que estaba sediento, vestidos al que iba en carnes, socorros al extrangero, y consuelos al enfermo, aunque no los conociesen, serian recibidos al último dia; mientras que los que exclaman: ¡Señor! ¡Señor! y que se juzgan á sí mismos por su fe, aun cuando esta fuese de tal naturaleza que hiciese milagros, si han descuidado las buenas obras serán desechados. Decia que no venia para llamar á los justos, sino para estimular los pecadores al arrepentimiento; de lo que se puede concluir que suponia modestamente que ciertos hombres se creian bastantemente perfectos para no tener necesidad de sus amonestaciones. Pero hoy el menor de nuestros ministros apenas deja de considerar todo individuo como sometido de derecho á su pequeña dominacion, y toda trasgresion sobre este punto es como

una injuria hácia la Divinidad. Les deseo mas humildad, y á Vm. salud y felicidad.

PARABOLA CONTRA LA INTOLERANCIA.

1. Y despues de estas cosas, sucedió que Abrahan se asentó á la entrada de su tienda, hácia la hora de ponerse el sol.

2. Y vió un hombre, encorvado por la edad, llegar por el camino del desierto, apoyado en un báculo.

3. Y Abrahan se levantó, y fue á su encuentro, y le dijo : Entrad, os ruego, y lavad vuestros pies, y reposad toda la noche, y os levantaréis mañana

temprano, y continuaréis vuestro camino.

4. Pero el hombre le respondió: no, porque me reposaré bajo este árbol.

5. Y Abrahan le rogó con instancia: entonces fue, y entraron en la tienda, y Abrahan hizo pan sin levadura, y comieron.

6. Y cuando Abrahan vió que el hombre no rogaba á Dios, le dijo: ¿Porqué no adorais al Dios altísimo, criador del cielo y de la tierra?

7. Y el hombre respondió, y dijo: Yo no adoro al Dios de quien me hablais, y no invoco su nombre; porque me he hecho un Dios que habita siempre en mi casa, y que provee á todas mis necesidades.

8. Y el celo de Abrahan se enardeció contra este hombre, y se levantó; y apaleándole le arrojó hácia el desierto.

9. Y al medio de la noche, Dios llamó á Abrahan, diciendo: ¿Abrahan, donde está el extrangero?

20. Y Abrahan respondió, y dijo: Señor, no queria adorarte, ni invocar tu nombre; por esta razon le he echado de mi presencia, y arrojado al desierto.

11. Y Dios dijo: ¿No le he soportado yo ciento noventa y ocho años, y vestido, á pesar de su rebelion contra mí; y tú no puedes, tú que tambien eres pecador, soportarle una noche?

12. Y Abrahan dijo; que la cólera del Señor no se inflame contra su siervo; si, he pecado, perdóname; te lo suplico.

13. Y Abrahan se levantó, y fue al desierto, y buscó al hombre con solícito cuidado, y le halló, y volvió con él á su tienda; y despues de haberle tratado con bondad, le despidió por la mañana con regalos.

14. Y Dios volvió á hablar á Abrahan, diciendo : En castigo de tu culpa, tu posteridad será afligida durante cuatrocientos años, en una tierra extrangera.

15. Pero por causa de tu arrepentimiento la libertaré, y se elevará en el poder, en la alegría de corazon, y en los bienes de toda especie.

FIN DEL TOMO PRIMERO.

Pág.

Descubrimiento económico. 163
El Arte de tener Sueños agradables . 175
Diálogo entre la Gota y Franklin. . . 183
Sobre el Matrimonio 200
Parábola sobre el Amor fraternal. . 206
Carta de Franklin al señor Benjamin Webb, remitiéndole diez luises de oro. 210
La hermosa pierna y la pierna torcida. 212
Incertidumbre de las mudanzas de posiciones. 218
El Golpe en la cabeza. 221
El Rastro 223
Sobre el Reconocimiento. 226
Sobre la verdadera Piedad. 228
Parábola contra la Intolerancia . . . 234

FIN DE LA TABLA.

JAN 30 1967